

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 514 - SAMEDI, 10 MARS 1894

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA SURPRISE DE DONGOI AU SOUDAN—LE COLONEL BONNIER—DESSIN DE LIX

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 MARS 1894

## SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Noces d'or du couvent de Saint-Roch de Québec, par J.-B. Caouette. — L'harmonie dans la nature par Albert Ferland. — M. J.-B. Caouette, par E.-Z. Massicotte. — Georges Villeneuve, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré." — La surprise de Gouai. — Le début de la vie. — Primes du mois de février. — Nouvelle : Dans ce monde et dans l'autre, par G. G. G. — Pour tuer le temps. — Notes et faits : Histoire des superstitions ; Variétés historiques ; Anotomie fantaisiste ; Visions historiques ; Sept sortes de femmes ; Napoléon Ier à la messe, par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Choses et autres — Galerie échiquenne : Rév. M. F.-X. Burque. — Feuilletons : En Famille ; Les Mangeurs de Feu.

GRAVURES. — La surprise de Dongoi au Soudan : Le colonel Bonnier — Musique : La rose de Pierrot. — Portraits : J.-B. Caouette ; Dr G. Villeneuve ; Le colonel Bonnier ; L'enseigne de vaisseau Aube. — Au Soudan : Vue de Tombouctou prise par Français. — Gravure du feuillet.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,  
Tiroir 1070, Montréal

## ENTRE-NOUS.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien — CHARLET.



EST donc une chronique canine que je vais vous faire aujourd'hui.

On a beaucoup parlé, il y a quelque temps, du chien de M. Arpin, de Saint-Jean, qui a retrouvé dans la neige une montre perdue par son propriétaire, et bien que je ne veuille diminuer en rien le mérite de cet intelligent quadrupède, je vous avoue

que je n'ai vu dans ce fait que l'acte d'un bon chien au nerf olfactif très sensible, et je trouve Ownery beaucoup plus intéressant.

Ownery était, — car il est mort, — un chien très connu de réputation aux Etats Unis et au Canada ; plusieurs journaux de Montréal en ont même parlé, à l'occasion de son décès, mais comme je connais, sur la vie du défunt des détails absolument iné-

dits, je crois devoir les publier pour conserver la mémoire de ce chien de bien.

\* \* Je me trouvais, l'autre soir, chez Faucher de Saint-Maurice, — et à ce propos je dois dire à ses camarades des deux mondes qu'il est complètement rétabli, grâce au régime d'anachorète qu'il suit depuis quelque temps ; il tourne même au moine, — quand deux de ses cousins vinrent fumer une pipe avec lui.

L'un d'eux, M. Octave Talbot, conducteur de malles (employé ambulant) depuis vingt ans, sur le chemin de fer de l'Intercolonial, nous raconta quelques épisodes de voyage, déraillements, collisions, accidents de chemin de toutes sortes dont il avait été témoin, quand, s'interrompant tout à coup :

— Mais une des plus curieuses aventures que j'ai jamais eues, c'est celle qui concerne Ownery, qui vient de mourir.

— Ownery ? Qu'est-ce que c'est ça, Ownery ?

— Un bon chien.

Et M. Talbot nous raconta comment il l'avait vu pour la première fois, couché dans le wagon-poste qui se rendait de Montréal à Halifax. Il crut d'abord qu'il appartenait à un voyageur, mais voyant qu'il ne voulait pas aller ailleurs que dans ce char, il en prit soin jusqu'à destination. A Halifax, le chien s'en alla Dieu sait où, mais, en repartant pour Lévis M. Talbot le retrouva dans le wagon-poste, comme s'il était chez lui.

Il essaya de s'en débarrasser plusieurs fois à Québec, mais l'animal tenait bon.

Son propriétaire malgré lui, commençait à en avoir assez, d'autant plus que ne voulant pas le laisser mourir de faim, il était forcé de payer sa pension, quand, un beau matin, il regarda son collier :

"OWNERY, P. O., Albany, N.-Y."

— Ma foi, dit-il, je vais écrire au bureau de poste d'Albany ; peut-être connaît-on ce chien là-bas.

Deux jours plus tard, il reçut la réponse suivante :

"ALBANY POST OFFICE

"Albany, N.-Y., 14 mars 1891.

"O. Talbot, Ecr., Québec.

"Cher Monsieur,

"Votre honorée du 11 courant relative à Ownery, m'arrive à l'instant. Ce chien a élu domicile au bureau de poste d'Albany, et bien qu'il n'appartienne à aucun employé, il est considéré comme "attaché" au bureau et a reçu en cette qualité, il y a trois ans, le collier qu'il porte. Il a un penchant pour les voyages en chemin de fer et est connu de tous les employés et maîtres de poste des Etats-Unis. Les dernières nouvelles que nous avons eues de lui, avant votre lettre, nous venaient d'Halifax, N.-E., vous voyez donc qu'il a fait une assez longue excursion. Vous trouverez ci-joint un mandat-poste de \$2 00 montant par vous déposé et vous prie d'accepter nos sincères remerciements.

"S'il vous arrivait de le rencontrer encore en voyage, veuillez le confier aux employés de la poste du chemin de fer et soyez certain qu'il retrouvera certainement sa route pour revenir chez lui.

"Prière de l'envoyer *via* Montréal comme vous en avez l'intention et vous obligerez

"Votre très respectueux,

"JAS. M. WARNER,

"Maître de poste.

"N. B. — Ecrivez-moi un mot au moment de son départ."

M. Talbot offrit à Ownery un copieux dîner d'adieu, lui attacha au collier un petit sac contenant quinze cents, et une étiquette portant ces mots : "J'ai de l'argent dans ma bourse."

Puis il jeta à la poste, la lettre suivante :

"Québec, 18 mars 1891.

"M. Jas. M. Warner, maître de poste,

"Albany.

"Ownery part ce soir par le train de 8.15 hrs,

lesté d'un bon lunch et de l'argent nécessaire au voyage. J'espère qu'il arrivera à bon port et qu'il nous donnera de ses nouvelles aussitôt débarqué. Ownery s'est très bien conduit ici et ne laisse que des amis.

"Votre tout dévoué,

"O. TALBOT."

Entre nous, Ownery avait mangé une partie aussi notable que charnue d'un policeman qui s'était aventuré à s'asseoir sur un sac de lettres, à Connors, Madawaska, mais il faut ajouter aussi qu'il n'a jamais eu que ce cas de policemanphagie sur la conscience.

Il arriva à bon port et le surlendemain M. Talbot reçut la lettre suivante :

"Albany, N.-Y., 20 mars 1891.

"O. Talbot, Ecr., Québec.

"Cher Monsieur,

"Ownery est arrivé ce matin et fait retentir le bureau de ses joyeux aboiements. Il paraît très heureux de revoir ses vieux amis qui l'ont accueilli avec plaisir.

"Nous ne serions pas surpris de le voir bientôt repartir et s'il va vous retrouver, dites bien aux enfants d'être bons pour lui, mais donnez-lui sa liberté quand il sera fatigué de son séjour et qu'il éprouvera le besoin de changer d'air. Je suis certain qu'il retrouvera toujours le chemin du bureau.

"Merci encore.

"Votre, etc.

"JAS. M. WARNER, M.P.

Puis il continua à voyager.

Un de nos confrères reproduit le passage suivant d'un journal américain :

"Nul mieux que lui, paraît-il, ne connaissait l'horaire et le réseau des chemins de fer. Pour n'en citer qu'un exemple, Ownery, il y a de cela quelques années, vint à Montréal. D'ici, — toujours seul, bien entendu, — il poussa une pointe jusqu'à Sherbrooke, puis voyagea successivement sur le South Eastern, le Montreal & Dundee. Il se rendit à Ottawa par le Canada Atlantic et s'en revint le lendemain par le Canadian Pacific. Pour regagner Albany, il visita minutieusement nos deux gares, choisit un train en partance pour Toronto ; là mit pied à terre, prit un autre train sur Hamilton ; de là se dirigea sur Niagara en prenant le transfert de rigneur et des chutes Niagara, fila tout droit sur New-York, après avoir attendu quatre heures en gare le train particulier chargé du raccordement."

Je ne me porte pas garant de l'exactitude parfaite de ce paragraphe, et j'aime mieux mettre de côté ces récits, dans lesquels on a peut-être forcé la note, pour revenir à l'histoire vraie.

Un an et plus s'était écoulé depuis la visite d'Ownery en Canada quand, en 1892, une affaire appela M. Talbot aux Etats-Unis.

Dans le train, il rencontra M. et Mme Louis Bilodeau, de Québec, et Mme L. G. Demers (de l'Événement), qui se rendaient en Floride, et le voyage alla bien jusqu'à Albany, où les voyageurs furent forcés de s'arrêter quelques heures, pour une cause quelconque, déraillement ou autre.

— Ma foi, dit M. Talbot à ses compagnons de route, je ne suis pas fâché de ce retard, car j'aurai le temps d'aller voir un ami qui demeure ici.

— Un ami, ici ? un Canadien ?

— Je le crois Américain.

— Mais qui, enfin ?

— Un chien.

Exclamations, rires, etc., tant et si bien, que l'histoire racontée, les trois voyageurs voulurent accompagner M. Talbot au bureau de poste.

— M. Warner est-il visible ?

— Non, monsieur, il est absent et ne reviendra que demain.

— J'arrive du Canada et je n'ai malheureusement pas le temps d'attendre ; mais j'ai un autre ami au bureau.

— Son nom, s'il vous plaît ?

— Ownery.

— Ownery ! Vous venez du Canada, mais alors, vous êtes M. Talbot.

—En effet, c'est moi-même.

—Pardieu, vous jouez de malheur ; Owney est parti depuis trois semaines, il est à la Nouvelle-Orléans !

On reçut encore plusieurs fois des nouvelles du chien explorateur, —le Stanley de la race canine,— il continuait ses pérégrinations allant du nord au sud, de l'est à l'ouest, toujours dans le wagon-poste ; bon pour les employés qui le lui rendaient bien, féroce pour les intrus, auxquels il montrait un ratelier ; couché sur les sacs de lettres et de journaux, dont il semblait respirer l'âcre senteur avec délice ; gardien des secrets de famille et d'Etat, grave, presque solennel, en chien convaincu qu'il était de remplir une mission sérieuse.

Les employés pouvaient quitter leur wagon pour aller prendre une bouchée au buffet d'une gare, sans crainte d'être volés pendant leur absence. Quand Owney était là, la place était bien gardée.

J'ai son portrait devant moi, et je regrette qu'il soit trop tard pour le publier cette semaine.

A quelle race appartient-il ? Impossible de le classer. Il tient de plusieurs types. Il n'est pas beau, mais il a une bonne tête, l'œil est doux, calme, il a l'air de penser, et certainement il doit penser plus que beaucoup d'autres animaux qui se prétendent raisonnables.

Fortement muselé, il ne fait cependant pas parade de sa force, mais ceux qui ont eu affaire à ses crocs en ont gardé de cuisants souvenirs, témoins le policeman de Connors.

La réputation d'Owney était si bien établie, que la nouvelle de sa mort produisit, le mois dernier, une profonde impression.

De quoi et comment est-il mort ? C'est ce que j'ignore

Pauvre chien, sans parents connus, aucun des siens n'a pu lui fermer les yeux, et c'est sans doute dans les bras d'un employé des postes qu'il a dû rendre le dernier soupir

Owney qui n'avait d'autre amour que celui des lettres, était célibataire, et cela est bien fâcheux, car ses descendants auraient sans doute conservé pour les nôtres les traditions d'honneur et de fidélité de leur aïeul vénéré.

Owney est mort, paix à ses cendres, et puisse ce brave homme de chien recevoir dans le paradis des bêtes la récompense qui lui est dûe pour les longs et loyaux services qu'il a rendus à l'humanité !

\* \* Et Garry ? Vous souvenez-vous de Garry ? Non, vous étiez trop jeunes de son temps, mais les anciens ne l'ont pas oublié.

En 1870, pendant la première campagne du Nord Ouest, les soldats du 60<sup>e</sup> Carabinier, de l'armée impériale, trouvèrent, en entrant dans le fort Garry, un chien de mine étrange

... nez tortu, grosse lèvre,  
Portant sayon de poil de chèvre.

Le pauvre animal semblait avoir été abandonné ou peut-être n'avait-il pas voulu rester dans les rangs des rebelles, c'est ce qu'on ne saura jamais.

Les soldats l'adoptèrent et lui donnèrent le nom de Garry.

Au bout de quelques semaines, il connaissait parfaitement le service, allait avec les sous-officiers relever les sentinelles, faisait sa ronde pendant les heures de garde, accompagnait le régiment quand il sortait, bref, c'était un parfait chien de troupiers.

Signe distinctif : Garry avait l'horreur du pékin ; tout ce qui ne portait pas l'uniforme ne valait pour lui qu'un regard de mépris ou un coup de dent.

Il accompagna son régiment à Québec, mais, quand, en 1871, les soldats anglais quittèrent le Canada, pour retourner en Angleterre, il refusa de les suivre.

Garry n'avait pas le goût des voyages et, en cela, il était de beaucoup inférieur à Owney. Sans doute, aussi, craignait-il le mal de mer.

Les carabiniers étant partis, il entra dans l'artillerie et mourut en 1876 pleuré de tous les canonniers de la citadelle.

Garry était d'une force prodigieuse et ses congénères le respectaient beaucoup. C'était le colonel des chiens du district.

\* \* Comment finir une chronique sur les chiens sans citer la touchante élégie que Casimir Delagrave composa à propos de l'attaque du Louvre, le 29 juillet 1830, où un ouvrier fut tué et son chien blessé.

Il suivit le convoi de son maître, ne voulut pas quitter sa tombe et fut trouvé mort, un matin, par le gardien du cimetière.

## LE CHIEN DU LOUVRE

Passant que ton front se découvre !  
Là, plus d'un brave est endormi :  
Des fleurs pour le martyr du Louvre,  
Un peu de pain pour un ami.

C'était le jour de la bataille,  
Il s'en alla sous la mitraille ;  
Son chien le suivit.  
Le plomb tous deux vint les atteindre,  
Est ce le maître qu'il faut plaindre ?  
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,  
L'appelle, et de sa tête blanche  
Le caressant.  
Sur le corps de son frère d'armes  
Laisse couler ses grosses larmes  
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule ;  
Le chien, respecté par la foule,  
A pris son rang,  
L'œil abattu, l'oreille basse,  
En tête du convoi qui passe,  
Comme un parent.

Au bord de la fosse, avec peine,  
Blessé de juillet, il se traîne  
Tout en boitant ;  
Et la gloire y jette son maître,  
Sans le nommer, sans le connaître ;  
Ils étaient tant !

Gardien du tertre funéraire,  
Nul plaisir ne peut le distraire  
De son ennui ;  
Et fuyant la main qui l'attire,  
Avec tristesse, il semble dire :  
" Ce n'est pas lui ! "

Quand sur ces touffes d'immortelles  
Brillent d'humides étincelles  
Au point du jour,  
Son œil se ranime, il se dresse,  
Pour que son maître le caresse,  
A son retour.

Au vent des monts, quand la couronne  
Sur la croix du tombeau frissonne,  
Perdant l'espoir,  
Il veut que son maître l'entende ;  
Il gronde, il pleure, et lui demande  
L'adieu du soir.

Si la neige avec violence,  
De ses flocons couvre en silence  
Le lit de mort,  
Il pousse un cri lugubre et tendre,  
Et s'y couche pour le défendre  
Du vent du nord.

Avant de fermer la paupière,  
Il fait pour relever la pierre  
Un vain effort,  
Puis il se dit, comme la veille :  
Il m'appellera s'il s'éveille,  
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade ;  
Son maître est sous la fusillade  
Couvert de sang ;  
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,  
Se lève et saute après son ombre.  
En gémissant.

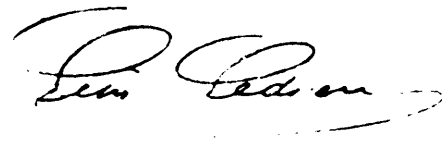
C'est là qu'il attend d'heure en heure,  
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,  
Et qu'il mourra.  
Quel fut son nom ? C'est un mystère,  
Jamais la voix qui lui fut chère  
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre !  
Là, plus d'un brave est endormi ;  
Des fleurs pour le martyr du Louvre,  
Un peu de pain pour son ami !

\* \* Londres vient aussi de perdre un chien célèbre, le chien des pompiers de la grande ville, qui assistait à tous les incendies et était médaillé pour avoir opéré plusieurs sauvetages.

Oh ! des histoires de chiens, on pourrait en citer mille et une, mais ma causerie est assez longue et je craindrais de vous ennuyer.

Constatons cependant, avant de terminer que le chien occupe tant de place dans notre vie, que quand un homme a échoué dans une élection ou entreprise, on dit tout de suite de lui que " son chien est mort."



M. J.-B. CAOINETTE

Un volume de poésie, *Voix intimes*, a paru en 1891, sans faire beaucoup de bruit. Pourtant il est l'œuvre d'un écrivain militant, d'un homme qui mérite d'avoir sa place dans la galerie canadienne.

J'ai toujours professé la plus grande admiration pour les auteurs qui se sont fait eux-mêmes, intellectuellement parlant. Ceux qui, après de fortes études classiques, s'emparent d'une plume et alignent de jolies phrases sans difficulté, ne peuvent concevoir quel travail immense, quelle énergie, quelle constance il faut à celui qui, sans instruction secondaire, veut devenir citoyen dans la république des lettres !

J'ai déjà, dans le *Gleaneur*, de Lévis, esquissé le portrait littéraire de notre maître historien, Benjamin Sulte, le *self made man* par excellence, aujourd'hui si vous le voulez bien, lecteurs, je parlerai de J.-B. Caouette.

Il naquit à Saint-Sauveur de Québec, le 29 juillet 1854. Ses parents étaient pauvres et il fut obligé de s'instruire le soir, après sa journée de labeur. Aussi, dès l'adolescence, fut-il affligé d'une grande faiblesse de la vue, causée par l'étude opiniâtre.

Dès l'âge de vingt ans, il se mêla activement aux luttes politiques dans le district de Québec, fit du journalisme, gagna ses grades à la pointe de l'épée dans les luttes des partis qui se disputaient le pouvoir, puis finalement abandonna ces combats qui ne l'enthousiasmaient plus pour faire résonner son luth et chanter les chants de l'amour et du patriotisme.

Il est aujourd'hui employé du ministère des postes, à Québec. En 1891, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec le nomma son président général.

Ce poète, qui figure, malgré son âge,—quarante ans bientôt,—dans le bataillon des jeunes écrivains, a été diversement apprécié, tellement même que je n'ose donner mon opinion. D'ailleurs, un des sages à la barbe grise, qui siège à la Société Royale du Canada, s'est déjà prononcé en ces termes :

" Si je vous disais que M. Caouette est un grand homme et que c'est ainsi que je le considère, vous vous moqueriez de moi ; c'est pourtant sur ce pied là que l'on pose ordinairement un écrivain nouveau... à moins qu'on ne l'exécute en le lapidant. Parmi des vers bien tournés, il s'en rencontre quelques-uns de tout à fait prosaïques... mais il y a assez de bonnes pièces pour sauver les *Voix intimes* d'un oubli prématuré. Le souffle religieux et national agite noblement un grand nombre de pages, et cela suffirait pour valoir un accueil favorable à leur auteur."

La silhouette littéraire du poète est dans ces lignes qui, vous l'avez deviné par leur franche allure, sont de Benjamin Sulte.

Voilà pour le passé, espérons que dans un avenir prochain M. Caouette donnera, dans un second volume, la pleine mesure de son talent.





tion des autorités, qui se disposent à profiter de ses études médico légales.

En voyageant en Europe, le nouvel assistant surintendant de l'Asile des aliénés de Saint-Jean de Dieu, s'est épris d'une belle passion pour l'art ; il a visité tous les musées et s'est formé le goût.

C'est une grande qualité que d'aimer et de savoir apprécier les belles choses ; l'esprit et le cœur s'en trouvent bien et c'est dans les études artistiques qu'il trouve la distraction et le repos nécessaires à tout travailleur de sa trempe.

Bien des mamans l'ont regardé avec complaisance, pensant qu'il ferait un excellent gendre et plus d'une jolie fille lui a souri d'une manière assez encourageante, mais jusqu'à présent ceillades et sourires n'ont pas eu de prise sur ce lutteur qui n'a qu'une grande passion, une amante qui ne trompe personne, qui console et fait espérer, la Science.

J'aurais bien voulu trouver un côté faible, un grand défaut ou un petit vice dans mon sujet, aussi l'ai-je ausculté, examiné avec le plus grand soin, mais tout cela en pure perte ; il est parfaitement sain de corps et d'esprit.

C'est l'homme qu'il fallait pour la position qu'il occupe aujourd'hui ; il y fera honneur.

LÉON LEDIEU.



M. Ferdinand Brunetière, célèbre écrivain français, a été élu membre de l'Académie française. Nous publierons son portrait la semaine prochaine, ainsi que celui de M. Maxime DuCamp, décédé.

La convention des délégués de la Tasmanie, du Canada et des colonies Australiennes, s'ouvrira à Ottawa le 23 juin prochain. On y discutera les moyens de développer les relations commerciales entre les colonies.

Un journal de Berlin annonce que l'empereur se dispose à faire un voyage à Constantinople. Au retour de cette promenade, il viendrait prendre un peu l'air en Amérique. Voilà un homme qui ne doit pas s'ennuyer !

Il paraît que le gouverneur McKinley a annoncé, par la bouche de son secrétaire particulier, qu'il ne posera pas sa candidature à la présidence des États-Unis, lors des prochaines élections, aux États-Unis.

Les admirateurs de Pie IX se proposent de célébrer le 13 mai prochain le centenaire de l'illustre pontife. Un comité encouragé par Léon XIII, s'est formé sous la présidence du commandeur Acquaderni. On a offert la présidence d'honneur au général de Charette.

Le sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, qui est déjà l'un des plus beaux du continent, s'embellit de jour en jour. On est en ce moment à poser un magnifique parvis en mosaïque et les anciens bancs vont être remplacés par des nouveaux plus confortables et en bois sculpté.

Les journaux disent que le prince Edouard Schaubourg, fils du prince Alexandre Schaubourg, premier vice-président de la Chambre des seigneurs de Prusse, est entré comme novice au couvent des PP. Bénédictins Beurons de Prague. Le

prince Edouard, qui est âgé de trente et un ans, était capitaine au 13e uhlans. Avant son entrée au couvent, il s'est préparé pendant quelque temps, à Salzbourg, à la carrière ecclésiastique.

On continue à faire flamber ce qui reste de l'Exposition de Chicago. Cette fois, c'est le dôme du Palais de l'Agriculture qui a été totalement détruit. Naturellement, il a été impossible de savoir qui avait eu l'idée originale d'aller mettre le feu dans un dôme situé à près de deux cents pieds du sol.

M. Ledieu, dans son dernier *Entre Nous*, prétend que les Français ne font rien comme les autres : il est évident qu'il ne pensait pas alors aux Américains.

Une nouvelle étonnante arrive des territoires nouvellement concédés aux colons, près des terres des Indiens Cherokees, dans le Dakota. Il paraîtrait que les nouveaux colons sont presque tous des vieux garçons, que l'embarras des soins de la cuisine et du ménage va réduire prochainement à un état voisin du désespoir. Se rappelant, du reste, le texte de l'Écriture qui dit qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, ils offrent bon paiement, bon souper, bon gîte, et le reste, à toute jeune fille ou veuve qui, consentant à les tirer de peine, viendrait au secours de l'humanité souffrante de ce pays désolé.

Nous accusons réception du *Hoffmann's Catholic Directory*, publié par la maison Hoffmann, 413, East Water St, Milwaukee, Wis. Ce directory, qui compte près d'un millier de pages, est, croyons-nous, ce qui a été fait de plus complet en ce genre. On y trouve la hiérarchie et la liste des membres de tout le clergé catholique non seulement des États-Unis, mais aussi du Canada, par diocèse et par province ; on y trouve également les statistiques des différents ordres religieux établis en ce pays, et dans la République voisine, ainsi que la liste des journaux catholiques, tant anglais que français, qui y sont publiés. Nous ne doutons pas que cette publication n'obtienne un grand succès.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — J.-N. L., Saint-Jean.—Votre article, reçu et accepté, paraîtra prochainement.

C. B., Montréal.—Envoyez votre article : nous ne demandons pas mieux que de publier, si possible.

Lady M., Montréal.—Impossible, pour cette fois, de publier votre travail. Vous avez complètement raison, mais il y a là une source de discussion interminables et inutiles que nous désirons éviter.

J. L., Halifax.—Reçu, accepté : sera prochainement publié.

W.-J. S., Ottawa.—Nous regrettons de ne pouvoir publier vos deux poésies : elles ont grand besoin d'être retouchées.

LA SURPRISE DE DOUGAI

(Voir gravure)

On sait qu'une colonne française a été surprise près de Tombouctou. Tout en déplorant ce lamentable événement et en regrettant profondément que ces braves aient trouvé la mort sur la terre d'Afrique, on ne doit point cependant oublier que de semblables accidents sont arrivés maintes fois à toutes les nations qui ont voulu asseoir leur influence dans des pays barbares.

En examinant les faits d'après les nouvelles encore succinctes reçues jusqu'à présent, il paraît vraisemblable que le colonel Bonnier a été surpris au moment où, avec une partie de ses forces, il faisait route vers l'Ouest, se dirigeant vers Kayes, où il était rappelé par le gouvernement.

Peut-être le colonel Bonnier avait-il eu tort de

s'emparer de Tombouctou avant d'en avoir reçu l'ordre, mais puisqu'il était dans cette ville, n'eût-il pas mieux valu qu'il y restât ? Son départ si précipité n'eût été logique que s'il avait été possible d'entrer en composition avec les Touareg, ce qui n'était malheureusement pas le cas.

Ce cruel désastre semble démontrer, une fois de plus, le danger des expéditions coloniales entreprises sans une autorité unique et fermement reconnue.

LE DÉBUT DE LA VIE

Il n'y a que deux manières rationnelles de concevoir la vie : celle des chrétiens et celle des coquins.

Si l'homme n'a pas d'âme ou s'il n'a pas d'autre vie, la morale est une mystification et les coquins n'ont pas tort de suivre à la lettre le principe de Voltaire :

"Le plaisir est le but universel ; qui l'attrape a fait son salut."

Si, au contraire, il y a une autre vie, comme tout nous le dit ; si l'homme est sur la terre pour gagner le ciel, comme la religion nous l'enseigne, les chrétiens ont raison de ne pas regarder la vie comme une simple partie de plaisir, et les coquins seront les attrapés un jour. C'est pourquoi, ceux-là seuls ne sont pas des insensés qui envisagent ainsi l'existence et suivent le conseil de Bossuet qui a dit :

"Vivons en ce monde comme détachés. Si nous y sommes comme n'ayant rien, nous y serons, en effet, comme possédant tout. Si nous nous détachons des créatures, nous y gagnons le Créateur."

D'ailleurs, celui qui vit en chrétien ne risque rien ; et celui qui vit en brute risque tout.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de FEVRIER, qui a eu lieu samedi, le 3 mars courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	9,170....	\$50.00
2e prix	No.	18,981....	25.00
3e prix	No.	27,949....	15.00
4e prix	No.	5,722....	10.00
5e prix	No.	21....	5.00
6e prix	No.	39,414....	4.00
7e prix	No.	38,920....	3.00
8e prix	No.	17,438....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

275	6,397	13,949	22,174	28,977	35,702
423	6,445	15,011	22,280	29,591	37,087
560	7,814	15,968	23,329	30,004	37,200
694	8,753	16,466	24,355	30,281	37,572
748	9,321	16,915	24,906	30,414	37,693
892	10,884	17,246	25,424	30,805	37,854
1,780	11,043	18,454	25,578	31,134	38,446
1,918	11,448	20,031	26,891	32,153	38,558
1,968	11,531	20,580	27,700	33,530	38,609
2,143	11,944	20,740	28,173	34,038	38,620
2,612	11,955	20,841	28,307	34,432	38,636
2,777	12,029	20,914	28,563	34,438	39,065
4,907	12,374	21,391	28,644	35,420	39,351
5,073	12,948	21,971	28,667	35,701	39,642
5,477	13,428				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No. 276, rue Saint-Jean, Québec



LA ROSE

# ET PIERROT

CHANSON

DE

MAURICE BOUKAY

Moderato

PIANO

Sur la plus haute branche Au fond du Paradis, Pous-

sait la rose blanche Blanche du temps jadis, Ros. signol un dimanche Chan-

tant au Paradis. Au cœur de la Rose Ah! qu'il fait bon dormir!

II

C'était à la nuit close,  
Pierrot passait par là,  
Il avait le teint rose  
Et l'habit de gala  
Près de la fleur éclosée  
Tout son cœur se troubla.  
Au cœur, etc.

III

Il grimpe à l'Eglantine  
Si haut qu'il put grimper ;  
Meurtri par chaque épine,  
Si fort qu'il dut pleurer.  
Dessus la mousseline  
Le sang vint à perler.  
Au cœur, etc.

IV

Tant qu'au bout de la branche  
Il arrive au Bonheur.  
Dessus la Rose blanche  
Mit son baiser vainqueur,  
Mais la Fleur en revanche  
But le sang de son cœur.  
Au cœur, etc.

V

Tout pâle et tout morose  
Pierrot s'évanouit.  
Mais la Fleur devint rose,  
Rose s'épanouit.  
De la métamorphose  
Rossignol s'éjouit,  
Au cœur, etc.

VI

Pierrot conta la chose  
A la Suprême Cour ;  
On condamna la Rose  
A ne fleurir qu'un jour,  
Et Pierrot, sans Amour,  
Au Désir sans l'Amour.  
Au cœur, etc.

RAOUL BOVILLEROT



J.-B. CAOUCETTE

POÈTE ET HOMME DE LETTRES



DR G. VILLENEUVE

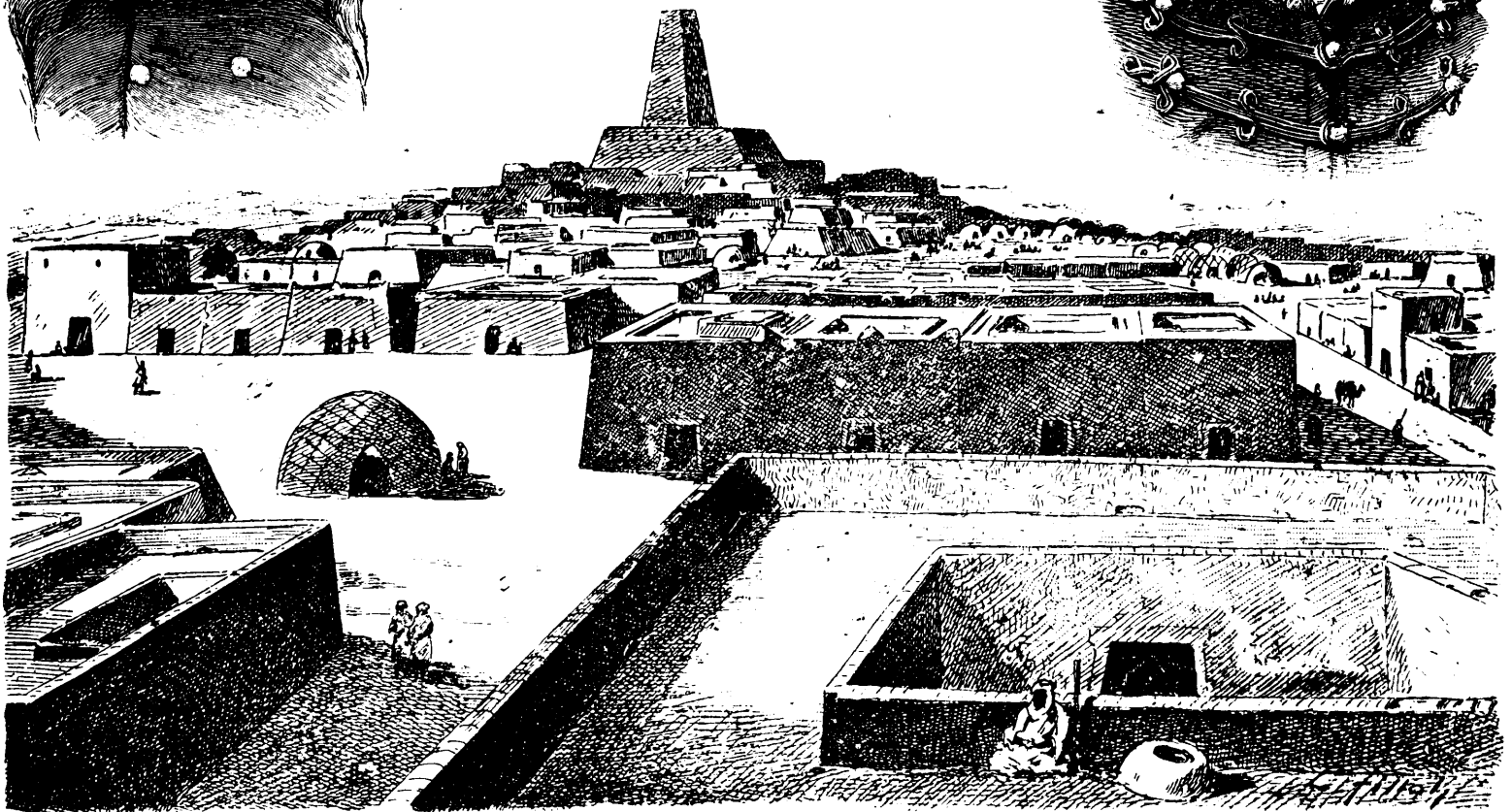
ASSIS.-SURINTENDANT MÉDICAL DE L'ASILE SAINT JEAN DE DIEU



L'ENSEIGNE DE VAISSEAU AUBE, TUÉ A KABAR



LE COLONEL BONNIER, TUÉ A TOMBOUCTOU



AU SOUDAN.—VUE DE TOMBOUCTOU PRISE PAR LES FRANÇAIS





DANS CE MONDE ET DANS L'AUTRE !

... Malheur, hélas ! à qui n'a aimé que des corps, des formes, des apparences ! La mort lui ôtera tout.

VICTOR HUGO.

Le vent soufflait avec rage, fouettant les vitres en y amoncelant la neige, ou l'éparpillant, au gré de ses rafales, et portant au loin, dans la nuit, sa plainte impétueuse.

A cette heure et par cette tempête, la solitude devait troubler les esprits les plus calmes : une femme était seule, pourtant, qui paraissait trop jeune pour être abandonnée à son foyer. Mais elle semblait ne prêter aucune attention au bruit de la tourmente.

Assise à son bureau, le front dans la main, elle feuilletait d'un geste de lassitude extrême le livre à serrure ouvert devant elle. Sans doute, elle cherchait à revivre les impressions exquises de sa jeunesse.

Pour évoquer le fantôme d'amour, Jeanne de Saultieu avait choisi ce soir, dans la pièce élégante et austère qu'elle occupait, la place habituelle de son mari : rien n'y était changé, comme si l'absent devait venir s'asseoir bientôt devant ce même bureau, où tant de fois Jeanne était venue le trouver, sous un prétexte quelconque, pour entendre sa voix grave et douce, pour voir le regard profond qu'il attachait sur elle et dont elle croyait ne pouvoir être privée un seul jour sans mourir.

Mais est-ce qu'on peut mourir de douleur, puisqu'elle est seule maintenant à repasser dans la mémoire de son cœur les plus doux instants de sa vie ? Quand donc les avait-elle vécues, ces heures éblouissantes ? Pourquoi cette tombe sous les fleurs ?...

Ah ! l'affreux rêve !... Pour en chasser l'obsession, Jeanne avait levé la tête et son regard cherchait le portrait qu'éclairait, au-dessus du bureau, une lampe murale. Une larme glissait lentement sur le livre à serrure, larme d'amour, larme sacrée, que l'absent vit peut-être, car le visage de la jeune femme, si désolé tout à l'heure, s'illumina d'un sourire...

Elle n'était plus seule à présent.

Une vision lui était apparue : sa vie de femme mariée venait de l'emporter sur les ailes du rêve... loin, bien loin, au-delà de la cruelle réalité et, pour un moment, elle oublia sa douloureuse solitude.

Alors, vite elle tourna les pages ; elle venait, sans doute, de retrouver un souvenir charmant, car un éclair de gaieté passa dans ses yeux ; mais, tout à coup, comme si sa main se paralysait, elle retint le feuillet entre ses doigts, — une date, à côté d'un lis, avait arrêté son regard, — et, de nouveau, les larmes roulèrent sur les joues pâlies de la pauvre Jeanne. Elle se souvint d'avoir porté une gerbe de ces fleurs sur la tombe de son mari et de l'avoir comparé, lui aussi, dans sa haute taille un peu délicate, à un grand lis brisé par la tempête.

## II

Restée veuve à trente ans, la comtesse Jeanne s'était retirée du monde, afin de mettre son deuil à l'abri des commentaires, et, de toutes ses relations mondaines, elle n'avait conservé que peu d'amis.

Parmi ceux-ci, Maurice de Courtrai, camarade d'enfance de son mari, lui avait donné tant de preuves de respectueux dévouement, que la jeune femme lui accordait toute sa confiance. On l'eût bien étonnée, d'ailleurs, en lui disant qu'elle était trop jeune pour n'avoir plus rien à redouter de l'amour des hommes et même de Maurice, quoiqu'il ne lui témoignât qu'une loyale amitié.

Aveuglée par la douleur, Jeanne n'avait jamais pensé qu'il pût y avoir un danger pour son ami, autant que pour elle, dans cette amitié avec un homme de trente-cinq ans. Elle en était fière, au contraire, car elle y voyait un hommage rendu à sa pureté et croyait que Maurice ne cherchait en elle que l'amie !

Elle ignorait surtout qu'il se fut passionnément épris d'elle avant son mariage.

Jeanne était veuve à présent et Maurice se reprenait à espérer, — pourtant, il savait qu'elle ne se laisserait pas facilement toucher, — et il comptait principalement, pour gagner sa cause, sur la reconnaissance qu'il voulait obtenir, à force de dévouement.

Il attendait donc, le plus patiemment qu'il pouvait, que le temps fit son œuvre, car, — comme la plupart des hommes, — il ne croyait pas à l'amour impérissable et il ne se souvenait pas (heureusement pour lui) d'avoir connu de femme qui, restée veuve et sans enfant, au début de la vie, n'eût demandé à une seconde union la consolation d'un chaste veuvage.

En cela, Maurice jugeait mal son amie, ou plutôt il n'avait pas parfaitement compris la nature de son amour pour Jeanne de Saultieu.

## III

Mariée plus tard que la généralité de ses contemporaines, Jeanne avait eu le temps de se faire du mariage un idéal si élevé, qu'elle était fort risquée de n'épouser aucun des hommes auxquels elle avait plu, lorsqu'elle rencontra, chez une parente qu'elle accompagnait à Nice, le comte Jacques de Saultieu, et, dès cet instant, elle avait aimé avec toute l'ardeur dont sa nature enthousiaste était capable.

Il était beau, jeune, séduisant, d'une grâce charmante et "généreux jusqu'à la folie," disaient ses amis ; aussi, loin de s'accorder les qualités physiques et morales auxquelles pouvait prétendre Jacques de Saultieu, la jeune fille avait caché son amour comme un trésor qu'elle seule devait connaître, et elle se disposait à repartir sans avoir livré son secret, lorsqu'un soir, peu de temps après leur première rencontre, le comte lui avait offert son amour :

— Pour cette vie et pour l'autre ! avait-il dit.

Jeanne s'était mariée sans hésitation, sûr que le mari qu'elle acceptait était digne de son immense amour... et elle avait été heureuse au-delà de ses rêves les plus extravagants.

Il l'avait aimé comme aiment rarement les hommes, mêlant à son amour tant de respect, tant de délicatesse exquise, que la jeune femme avait senti son âme grandir et se purifier, en quelque sorte, au contact de cet amour à peine terrestre.

Elle s'était laissée aller à l'extase d'un si grand bonheur, sans pressentiment du coup cruel qui devait le détruire et, lorsqu'elle se vit subitement arracher par la maladie le mari qu'elle adorait, Jeanne avait renouvelé à son lit de mort le serment d'être à lui toujours : " Dans ce monde et dans l'autre ! "

Trois années s'étaient écoulées depuis ce jour affreux et, puisant dans sa foi ardente le courage de se résigner à l'irréparable malheur, Jeanne avait fait à son amour un sanctuaire où elle n'admettait personne, pas même son meilleur ami, Maurice de Courtrai.

C'était pour lui, du reste, éperdument épris comme il l'était de la jeune veuve, la seule excuse de croire que sa douleur, en s'apaisant, devait diminuer. Nous n'admettons pas volontiers qu'il y ait des femmes résolues à mourir plutôt que changer d'amour !

## IV

C'était l'anniversaire du mariage de Jeanne !

Elle avait empli, ce soir, de violettes de Parme, les vases de son salon : elle adorait ces fleurs, car pendant ses fiançailles, à Nice, le comte de Saultieu l'en avait comblée, lui en envoyant chaque matin des corbeilles. Elle s'était grisée alors du parfum des violettes, et chaque année, à la même date, elle en ornait les portraits de son mari... et le sien, n'ayant pas songé à les séparer.

Tout d'un coup, il semblait à Jeanne que quel-

qu'un traversait la pièce voisine ; mais à cette heure, elle ne risquait pas d'être troublée dans sa solitude : du reste elle avait eu soin de défendre sa porte.

Elle posa la main sur son front brûlant pour en effacer le pli douloureux qui s'y était creusé, et elle se disposait à reprendre sa lecture, lorsqu'une voix chaude et vibrante dit, tout près d'elle :

— Vous ne m'attendiez pas à cette heure et en ce jour, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi d'avoir forcé la consigne, mais je repars... demain, peut-être, et je désirais tant vous prouver encore que rien de ce qui vous touche ne m'est étranger, et que je n'oublie pas... pas plus que vous, pauvre amie !

Jeanne s'était levée avec effort et, tendant la main à Maurice de Courtrai, qui venait d'entrer :

— Je ne vous attendais pas, c'est vrai, dit-elle ; mais dois-je vous apprendre encore que vous êtes le seul à qui je ne veuille pas, ce soir, cacher le fond de mon cœur ? Le vent fait un vacarme affreux, et j'aurais eu peur, je crois, si je n'avais été si absorbée par mes pensées. Dites-moi, quel prodige vous amène ? J'ai vu votre mère tout à l'heure : elle ignorait votre arrivée. C'est donc une évasion, à moins que vous ne soyez porteur de quelque gros secret d'État

Et Jeanne s'efforçait de sourire.

— Je n'ai pas encore vu ma mère, répondit Maurice en rougissant violemment. Elle ne m'attendait pas, en effet, car je n'espérais pas moi-même m'échapper de si tôt. Je ne serais pas ici sans cet excellent Gerval, qui s'est laissé fléchir par mon éloquence et a bien voulu reculer son congé de quelques jours, quitte à empiéter plus tard sur le mien... si je le demande : ceci ne dépend pas de moi.

Et il s'arrêta, embarrassé. Puis il reprit presque aussitôt :

— Ah ! nous avons bien besoin, mes violettes et moi, de la bonne chaleur qu'il fait chez vous : elles y retrouveront tout leur parfum et moi ma sérénité, que les brouillards de Londres et la privation de votre amitié ont singulièrement altérée.

Tout en parlant, Maurice avait débarrassé de la couche d'ouate qui la protégeait un bouquet de violettes de Parme, noué simplement d'un cordonnet d'argent, et, déposant son offrande dans les mains de Jeanne :

— Puisse le parfum vous en être agréable, dit-il plus bas, et apporter un soulagement à vos peines ! C'est bien certainement le vœu que fait aussi pour vous celui qui ne désire que votre bonheur sur la terre.

Jeanne prit à pleines mains les fleurs qu'elle aimait et, pour cacher les larmes dont son visage était encore humide, elle le plongea avidement dans les violettes que la tiède atmosphère de la chambre avait réchauffées, et dont la suave odeur s'exhalait doucement. Enfin elle se crut maîtresse de sa voix, et dit :

— Merci ! Que vous êtes bon ! Dieu vous bénira, j'espère !

Ces mots, prononcés simplement, trahissaient tant d'émotion, que Maurice eut de la peine à répondre avec calme :

— Dieu me comble déjà, puisqu'il m'accorde le don si précieux de votre amitié !

Tous deux se turent, mais Maurice, que le sang froid abandonnait en présence de Jeanne, dont la souffrance le torturait, rompit le premier le silence.

Il dit, pour dire quelque chose :

— Mme de Ternès m'a chargé de vous remettre un livre, qu'elle vous recommande à cause de son auteur. Mais je l'ai naturellement oublié à l'hôtel. Oh ! ne le regrettez pas plus qu'il le faut : l'héroïne est un beau monstre moderne ; je sais que vous n'aimerez pas cette lecture.

— Probablement, dit Jeanne. Ce sujet me déplaît ; je m'intéresse peu aux femmes qui ne luttent ni contre la vie ni contre elles-mêmes... et je les plains tant, au contraire, quand elles succombent à la fatalité de leur destinée. Je sens que je juge trop les choses avec partialité ; mais cela tient à ce que je ne marche plus avec le siècle. Mme de Ternès, qui est heureuse, peut se permettre, sans doute, d'étudier en amateur les turpitudes humaines. Pour moi, le découragement me prend en face de tant de mauvais exemples : j'ai comme une terreur que cela puisse devenir une con-

tagion morale, presque un cancer de l'âme... Un sage disait, je crois, qu'il n'allait jamais parmi les hommes sans en revenir moins homme, et moi, je ne me sens jamais plus femme que dans la solitude.

Vous me le reprochez souvent et vous vous en attristez pour moi ; mais je vous assure qu'en échappant aux entretiens superflus, aux courses inutiles, aux nouvelles et aux bruits du monde, je ne perds rien, et je trouve plus de temps pour méditer... Je suis plus calme surtout. Enfin, croyez-moi, lorsque la vie a repris, un à un, tous ses dons et qu'une femme ayant goûté toutes les félicités de la terre, reste seule et privée de bonheur, il faut qu'elle ait le courage constant de fermer les yeux à la lumière de l'existence : il n'y a pas de plus grand danger, pour elle, que d'assister, le cœur gonflé de larmes, à la fête dont elle est exclue. La femme la meilleure y trouverait une tentation.

—Vous avez certainement raison dit Maurice, attendri. Je vous admire profondément pour la résignation si grande dont vous faites preuve ; mais votre santé souffre de vos luttes morales. Vous êtes si pâle, ce soir, si lasse, et je trouve sur votre pauvre visage la trace de tant de pleurs, que je ne puis résister à vous implorer encore une fois de ne pas vous abandonner, comme vous le faites, à la volupté des larmes : renoncez à cette solitude !... Si je ne vous connaissais pas bien, reprit-il sur un ton de reproche, je croirais, par moments, que vous voulez vous détruire peu à peu... .

—Cette pensée s'est éloignée de moi, mon ami : je n'ai pas le droit d'abréger, même d'une heure le supplice que Dieu m'impose, et le suicide dont vous parlez serait doublement lâche, car j'y ajouterais l'hypocrisie, tandis, vous le savez, que j'essaye de ne rien faire, et même de ne rien penser qui puisse déplaire à... .

Elle allait dire " mon mari ", mais elle rencontra le regard de Maurice si ardemment fixé sur elle, qu'elle eut un coup au cœur, et elle comprit que son ami n'était pas venu, ce soir, pour parler du passé.

Un immense découragement s'empara de Jeanne et, dans cet instant, elle se sentit plus seule dans la vie qu'elle ne l'avait été depuis son veuvage. Lui aussi, alors ? Qu'avait-elle fait pour mériter cela, que d'avoir trop l'orgueil de son amour ? Elle l'avait placé si haut qu'elle le croyait à l'abri des atteintes terrestres, et voici que brusquement, elle était rappelée à l'implacable réalité. Son veuvage, sa jeunesse détruite, toute sa douleur, l'envahirent avec une acuité intense, et Jeanne se dit que la vie était impitoyable de la blesser ainsi dans la chose dont elle était le plus fière.

—Pardonnez-moi si je vous fais mal, dit Maurice doucement ; mais je ne puis me résigner à vous laisser immoler votre jeunesse : il faudrait, pour que j'y consente, qu'il n'y eût pas un homme vivant !

Et, faisant un effort désespéré pour rester calme, Maurice reprit :

—Vous ne pouvez pas vivre toujours seule ! Vous avez été trop idolâtrée pour étouffer à l'infini le besoin d'être aimée qui est en vous ; vous...

Il n'acheva pas, pris de honte devant le regard limpide de Jeanne.

Elle dit tristement :

D'autres que vous, Maurice, m'ont parlé de la sorte, mais je ne croyais pas que vous pensiez comme eux : votre mère n'a-t-elle pas prouvé qu'une femme peut rester veuve en triomphant des hommes et d'elle-même ? Et pourtant elle était jeune et très belle quand votre père est mort !

—Ma mère avait ses enfants pour qui elle a vécu... mais vous, ma pauvre amie, vous n'avez pas cette protection, et quand viendra l'heure de la tentation, vous n'aurez pas, pour vous sauver, les caresses d'un enfant !

Jeanne baissa la tête et un profond soupir souleva sa poitrine ; elle souffrait tant, en effet, de n'avoir pas d'enfant !

Maurice avait raison ;—elle était trop privée de tendresses ; ses longues nuits d'insomnie lui auraient paru moins douloureuses, peut-être, si elle avait pu chercher un refuge auprès d'un berceau. —Vraiment, son martyre était complet !

Elle murmura presque malgré elle :

—Que je voudrais mourir !

Mais, quoique ces mots eussent été prononcés à

voix basse, Maurice les avait entendus. Il s'écria, désespéré :

—Mourir ? avez-vous dit. Encore ces paroles si cruelles pour ceux qui vous aiment ! Comment, vous si courageuse et si bonne, pouvez-vous oublier que vous êtes indispensable dans ce monde ? ne pensez-vous jamais que si la vie vous a été laissée, c'est qu'elle exigera que vous repreniez un jour votre place parmi les femmes de votre âge ? Vous avez été idéalement heureuse ; mais croyez-vous que pour cela votre mission soit déjà terminée sur cette terre ! Vous pourriez faire tant de bien, par votre seule présence, en vous mêlant à la foule ! On y rencontre si peu de cœurs purs comme le vôtre, si peu de générosité, de dévouement et de sincérité ! Vous êtes une femme de devoir, aimante et charitable ; mais vous vivez attachée à un fantôme, et cet esclavage d'outre-tombe vous rend insensible à tout ce qui est homme.

Elle répondit, troublée par l'émotion croissante de Maurice.

—Ah ! ne croyez pas que je sois insensible. Pensez-vous que je n'ai pas mes heures de morne désespoir et que je ne tends jamais les bras vers la tendresse qui me manque ? Vous ne savez pas quelle torture j'éprouve... mais je voudrais tant faire, pour celui qui m'a quittée, plus qu'aucune autre femme n'aurait fait peut-être. Dieu qui m'a destiné une croix si pesante, aura pitié de ma faiblesse, j'espère car j'accomplis un devoir sacré !

—Un devoir, dites-vous ! s'écria Maurice hors de lui. Quel devoir avez-vous envers l'homme qui n'est plus ? Je l'ai aimé comme un frère au point que vous n'avez jamais soupçonné le mystère de mon amour... Tant que vous étiez la femme de Jacques, j'ai gardé le silence, quoiqu'il m'en ait coûté, et tandis que vous le combliez d'un bonheur incomparable, j'ai refoulé, à force d'énergie, la folie qui m'envahissait. Il y a eu des moments, je vous jure, où je voulais mourir pour échapper au supplice intolérable que vous m'imposiez, —sans vous en douter, —avec l'égoïsme insouciant des êtres qui planent ! Enfin, depuis trois ans, j'attends la récompense de tant d'amour ; je croyais, j'espérais, je crois encore, voyez-vous, que vous ne resterez pas sourde à ma prière... Vous êtes femme avant tout, une femme faite pour le bonheur et l'amour, vous êtes jeune, vous êtes libre... Laissez-vous aimer... Jeanne, laissez-moi vous aimer !

Et, s'agenouillant près d'elle, il s'empara de la main qu'elle laissa pendre, inerte, dans les plis de sa robe de deuil.

Au contact enfiévré de son étreinte, Jeanne eut l'impression que Maurice lui infligeait une humiliation, presque une déchéance morale ; mais, songeant combien jusqu'ici son affection avait été discrète et désintéressée, elle se força à rester calme et douce, tandis qu'elle essayait de dégager la main que le jeune homme retenait prisonnière.

—Ne pouvez-vous, dit Jeanne, suppliante, m'aimer comme je vous aime, pour le bien qui est en nous ? Faut-il toujours vous souvenir que je suis femme et... jeune, hélas ! Vous qui êtes fort et brave, ne me laissez pas succomber à la fatigue, tendez-moi une main loyale, car vous savez que je n'y poserai la mienne que si je suis sûre de n'être pas meurtrie... J'ai tant souffert qu'il faut me pardonner cette lâcheté !

En écoutant la femme qu'il aimait, Maurice oubliait presque d'attacher à chacun de ses mots le sens douloureux qu'il avait pour lui ; il se grisait de l'entendre, ses yeux s'emplissaient d'elle et son cœur battait à se rompre,—il ne savait plus qu'une chose à présent, c'est qu'il désirait Jeanne follement, et qu'il ne pouvait plus vivre sans elle ! Mais elle cessa de parler et son regard se fixa anxieusement sur Maurice : il luttait désespérément contre la passion qui l'envahissait et le terrassait... Enfin, il dit avec un calme apparent :

—Ma douce Jeanne, qui secourez toutes les misères, ne fermez pas votre cœur à ma souffrance ! Il n'y a pas seulement des affamés de pain, il n'y a pas que des misérables sans abri... laissez-moi me réchauffer au foyer de votre bonté... Faites-moi l'aumône de votre tendresse... Me comprenez-vous, Jeanne ? Ayez pitié de ma misère !

Un sanglot lui coupa la voix... .

A mesure qu'il parlait, la jeune femme était de-

venue blême ; ses mains s'enlaçaient convulsivement. Grand Dieu ! que disait-il ? L'avait-elle bien compris. Où fuir ce cauchemar ?

Dans sa détresse, Jeanne chercha instinctivement le portrait de son mari : il lui souriait doucement et semblait l'exhorter au calme.

Cependant Maurice, pâle comme un mort, attendait éperdu que Jeanne abaissât les yeux sur lui... .

Elle regardait toujours le portrait de son mari.

Tout à coup, Jeanne se redressa, frémissante.

Une contraction au cœur, dont elle souffrait souvent, la privait de respiration et, sous l'aiguillon de la douleur physique, elle retrouva toute son énergie... .

Hélas ! c'était inévitable, il fallait qu'elle portât à Maurice le coup qu'il croyait avoir détourné à jamais, et combien serait dure pour lui la déception, après l'illusion du bonheur, qu'elle lui avait laissée trop longtemps déjà !

Mais elle ne pouvait pas écouter sa prière... elle ne pouvait pas se résigner à être sa femme, en ayant encore le cœur plein de l'homme qui avait emporté dans la tombe son premier amour.

Enfin, quoiqu'elle respirât péniblement, Jeanne fit un effort surhumain pour parler : elle ne devait pas prolonger l'angoisse de Maurice ; et, tournant vers lui son visage contracté, pour qu'il pût lire dans ses traits la réponse cruelle que ses lèvres hésitaient à prononcer, elle dit faiblement :

—Pourquoi faut-il que je vous fasse du mal ? Je n'aurais voulu que votre bonheur pourtant !... .

La voix lui manqua, mais elle avait assez dit pour que Maurice comprit que Jeanne le repoussait. Il était donc inaccessible à la pitié, ce cœur de femme dont il était tenté, en ce moment, de condamner la fidélité !

Sans un mot de reproche, pourtant, Maurice couvrant de ces deux mains son visage bouleversé par les souffrances, sanglota éperdument.

Jeanne, navrée, assistait, impuissante à l'apaiser, au désespoir de son ami, et chaque minute qui s'écoulait la rendait plus poignante : elle eût voulu trouver des mots calmants, dit doucement, pour diminuer la souffrance qu'elle avait causée.

—Pardonnez-moi, cher Maurice, dit-elle tristement. Le pouvez-vous ? Si vous m'aimez encore, donnez-m'en une dernière preuve ! Eloignez-vous de moi, jusqu'à ce que, plus calme, vous compreniez que... cela ne peut-être... Partez, je vous en conjure ; quittez la France ! Je suis lâche devant votre souffrance, car je ne puis, hélas ! y apporter aucun remède... Ah ! si vous aviez pu me croire, me comprendre, comme je l'avais espéré, que de tristesse vous seriez épargné, et à moi... que de remords ! Mais... je ne suis pas libre... mon âme appartient à un autre, dont vous ne sauriez être jaloux !... Mon Dieu, n'ai-je vécu jusqu'à ce jour que pour arriver à cette nouvelle et terrible épreuve ? Mais c'est à vous qu'il faut penser, mon ami ! Il faut partir et oublier Jeanne, cette malheureuse Jeanne qui porte avec elle la désolation, là où elle aurait voulu ne prodiguer que l'affection et la reconnaissance !

Puis, rassemblant tout son courage, la jeune femme se leva et tendit la main à Maurice.

Il était debout, maintenant, devant elle, et plongeait son regard brûlant dans les yeux de Jeanne, il prit la main tremblante que Jeanne lui offrait et, la portant à ses lèvres, il la baisa avec ardeur, longuement... .

—Adieu ! dit-il enfin, d'une voix sourde. Celui qui a su gagner votre cœur devait en être digne, puisque l'amour le plus dévoué et le plus humble ne peut vous toucher. Que Dieu vous protège !

Et il sortit en chancelant.

G. G. G.

—Quelle félicité, si tous les hommes étaient des anges ! disait un jour une jeune fille à l'une de ses amies.

—Eh bien ! ma chère ; tous ceux qui m'ont aimée étaient des anges.

—Ah ! vraiment !

—Oui, car ils se sont envolés.

## POUR TUER LE TEMPS

Voici déjà passée la mi-carême ; nous disons, déjà, d'autres s'écrient : Enfin !

La vieille allusion au " Temps qui a des ailes," est trop usée pour qu'on ose la rééditer ici ; surtout quand la fameuse mi-carême, fille du Temps, nous arrive, les pieds trempés par cette neige fangeuse, où nous nous noierons quelque jour, si les autorités n'y prennent garde !

Tout de même ce vieux personnage, le Temps, — que nous parlons sans cesse de tuer, téméraires ! — nous tue à chaque instant. Messieurs les écrivains ont mis, pour cela, à son service un fleuve, une faux, les doigts hideux d'un squelette étrangleur, enfin, de ces armes extrêmement diverses et... un peu gênantes, contre lesquelles nous n'avons qu'un bouclier : le plaisir.

Encore notre faible cuirasse ne sert elle pas à parer les coups, mais à nous les faire oublier, en nous les cachant de son mieux. Bon ! étourderie de notre part que de nous rappeler ces choses ! C'est, pour certain, une lugubre entrée en matière. Or, voici ce que nous avons à vous dire : il y a une manière agréable et chrétienne de tuer non, d'oublier le Temps. Plus agréable que nos éternelles parties de *euchre*, plus chrétienne que les bals, que le théâtre : c'est de s'amuser en faisant le bien.

Nos dames montréalaises, qui savent si gracieusement recevoir et divertir leurs hôtes, durant le carnaval, ont un moyen charmant de nous *décarême*.

La presse publiait, l'autre jour, l'annonce d'un bazar nouveau genre organisé par ces dames pour la quinzaine de Pâques. Il aura lieu chez les RR. PP. du T. S. Sacrement, au profit de la chapelle de ces religieux, encore nouveaux dans notre pays et déjà universellement estimés.

Le bazar en question sera une série de soirées où la vente de magnifiques objets alternera avec la musique choisie dont nos artistes les plus aimés veulent bien nous régaler.

Il est aussi question de nouvelles étoiles jusqu'ici inconnues, qui vont jeter, ces soirs-là, leurs premiers rayonnements sur la foule — car il y aura foule, n'en doutons pas. — Donc, succès aux étoiles de toutes grandeurs qui vont mettre si généreusement leur douce lumière à contribution pour éclairer une belle œuvre !

Et bonne recette aux aimables *marchandes* du grand monde, qui mettent jusqu'à leurs diamants à la raffa, au bénéfice de leur admirable dévotion.

## NOTES & FAITS

### Histoire des superstitions

Auguste, cet empereur qui gouverna avec tant de sagesse et dont le règne fut si florissant, restait immobile et consterné lorsqu'il lui arrivait par mégarde de mettre le soulier droit au pied gauche et le soulier gauche au pied droit.

### Variétés historiques

Dans le temps où, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, on poursuivait en France les protestants qui ne voulaient pas abjurer, un ambassadeur d'Angleterre demanda à Louis XIV la liberté de ceux qui étaient détenus pour cause de religion.

Le monarque lui répondit : " Que dirait le roi d'Angleterre, si je lui demande les prisonniers détenus à Newgate ? (Prison de Londres où l'on enferme les maîtres)"

— Sire, répliqua l'ambassadeur, le roi mon maître les accorderait à Votre Majesté, si elle les réclamait comme étant ses frères."

## Anatomie fantaisiste

Sait-on pourquoi le pouce est plus court que les autres doigts de la main ? Voici comment l'explique une épigramme du siècle dernier :

Quand on fait mal ce qu'on doit faire,  
On s'en mord les pouces, dit-on ;  
C'est du péché du premier père  
Que dérive ce vieux dicton.  
Car le gourmand, avec sa pomme,  
Se mordit les pouces aussi,  
Et, de père en fils, voilà comme  
Nous avons ce doigt raccourci.

\* \* \* \*

## Visions historiques

On a dit de la princesse palatine Louise-Marie-Hollandine, fille du roi Bohême Frédéric IV, morte abbesse de Maubuisson, et dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre, qu'elle s'était convertie par le *poulailler*. Voici dit Mme de Caylus dans ses *Souvenirs*, le mot de l'énigme : " Cette princesse eut une vision qui consistait à croire avoir entendu une poule de sa basse-cour parler.

Bossuet fait mention de cette anecdote dans son oraison funèbre, et il paraît que ce fut réellement sur cette idée, dont la princesse était frappée, qu'elle résolut d'entrer en religion.

\* \* \* \*

## Sept sortes de femmes

Il y a dans le monde :

La femme patiente, qui pourrait faire rôtir un bœuf avec une lentille de télescope ;

La femme curieuse, qui voudrait tourner un arc en ciel à l'envers pour savoir en quoi il est doublé ;

La femme vulgaire, qui est une espèce d'araignée se croyant capable de filer de la soie ;

La femme prudente, qui écrit toutes ses promesses sur une ardoise ;

La femme envieuse, qui se détruit pour être la-cée plus serrée que sa rivale ;

La femme extravagante, qui brûle une bougie pour trouver une allumette ;

La femme heureuse ; mais elle est morte, il y a déjà plusieurs années, dans un asile de sourdes-muettes.

\* \* \* \*

## Napoléon Ier à la messe

Nous lisons dans la " Vie contemporaine " :

A peine le tambour a-t-il annoncé la venue de l'Empereur que le maître des cérémonies de l'église apparaît et que le célébrant, entouré de ses assistants, sort de la sacristie. Après avoir salué l'autel il se tourne vers leurs Majestés, les salue et de suite commence la messe. Elle n'est point longue, dure environ vingt minutes et, tout le temps, la musique se fait entendre. L'impératrice Joséphine, à genoux sur un prie-Dieu garni de velours cramoisi et de crépines d'or, garde une attitude des plus recueillies : elle est vêtue de la robe à queue à la grecque, à taille et manches courtes ; sa tête, coiffée à la grecque, est ornée du diadème. A côté d'elle, un peu en arrière, se tient l'Empereur, " en attitude militaire de messe " c'est à dire debout, les bras croisés et la vue errante çà et là. A des moments, il se penche vers Joséphine qui ne se prête à ses conversations que le temps strictement nécessaire et reprend, aussitôt qu'elle peut, son air de piété et d'attention. Sauf à ces moments, sans qu'il affecte la dévotion, ni qu'il s'agenouille, il est grave, sérieux, immobile. C'est à cette messe que les artistes doivent se rendre s'ils veulent le dessiner d'après nature. Ils n'y manquent point et on en a pour marque un dessin de Conder en 1811, deux dessins de Girodet en 1812, combien d'autres, sans doute, qui sont ignorés et dorment dans des portefeuilles d'amateurs !

Cette gravité en face de l'acte religieux fait contraste en la mémoire des gens de l'ancienne Cour avec le souvenir de Louis XVI dont la tenue scandalisait les voyageurs anglais, car excepté à l'adoration de l'hostie, il était, durant toute la messe, engagé dans la conversation la plus gaie avec le comte d'Artois "

LE CHERCHEUR.

## NOUVELLES A LA MAIN

Deux recrues anglaises se reconnaissent.  
— Tiens ! dit l'un, pourquoi as-tu eu l'idée de t'engager ?

— C'est que je ne suis pas marié, et que j'aime la guerre.

— Eh bien ! moi, reprend le premier, c'est parce que j'ai une femme et que j'aime la paix.

\* \* \*

Boireau regarde les *Petites-Affiches*.

— Que fais-tu donc là ? demande un ami.

— Je compulse les mariages de l'année.

— Dans quel but ?

— Pour savoir s'il s'est marié plus d'hommes que de femmes.

\* \* \*

— Savez-vous quels sont ceux qui se rappellent le mieux leur passé ?

— ???

— Les mendiants !

— Parce qu'ils voient tous les jours des sous venir.

\* \* \*

— Anatole, à quoi penses-tu ? Tu as fixé le mariage de notre fille à la mi-mars... mais il n'est pas convenable de se marier en carême.

— Allons, ma chère amie, qu'est-ce que ça peut faire ? Notre Alice est si maigre ?

Voulez-vous faire une étude de mœurs modernes ? Oui, eh bien, lisez la *Petite*, d'Edouard Cadol, roman que vient d'éditer la librairie G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine. Prix 5c.

UN VOLUME DE \$1 00 POUR 10c

## Les Mystères de Montreal

Grand Roman Canadien



Par AUGUSTE FORTIER

M. Auguste Fortier, l'auteur du roman canadien que nous annonçons aujourd'hui, est un tout jeune homme, mais il nous semble de tous nos romanciers canadiens, celui qui est destiné à occuper la place la plus brillante, parce que, à son imagination puissante, il joint un don remarquable d'observation. M. Auguste Fortier a débuté par de simples études qui lui purent, absolument inconnu, de forcer, il y a cinq ans, les portes de *La Nouvelle Revue*, de Paris, et dont plusieurs furent traduites en langues étrangères. Il a aujourd'hui vingt-et-un ans et est étudiant en droit.

Les *Mystères de Montreal* ont été composés il y a trois ans, et ce n'est qu'après de longs procès que M. Fortier est parvenu à faire imprimer son livre. L'année dernière la compagnie d'Imprimerie Désaulniers en a tiré une première édition de mille exemplaires sur papier de luxe et du format in-32.

M. Auguste Fortier a reçu des lettres de félicitations des grands maîtres français, tels que Jules Verne, Alphonse Daudet, Paul Bourget, François Coppée, Alexandre Dumas fils, Henri Rochefort et plusieurs autres. Au bout de quelques semaines, la première édition était épuisée. C'est ce qui nous a poussés à en faire une nouvelle édition populaire à la portée de toutes les bourses.

Ce volume sera expédié sur réception de 10c en argent ou en timbres-postes.

LEPROHON &amp; FRÈRES

Editeurs de la nouvelle société de Publications Françaises, 1620, rue Notre-Dame, Montréal Canada.

# EN FAMILLE

Par Hector Malot

Il ne lui répondit pas directement, mais parlant à mi-voix comme s'il s'entretenait avec lui-même :

—Oui, dit-il, oui, ils le sentent.

Puis se levant brusquement, comme pour échapper à des idées qui lui seraient douloureuses, il dit d'un ton de commandement :

—Au bureau.

XXVI

Quand l'ingénieur Fabry reviendrait-il ?

C'était la question que Ferrine se posait avec inquiétude, puisque ce jour-là son rôle d'interprète auprès des monteurs anglais serait fini.

Celui de traductrice des journaux de Dundee pour M. Vulfran continuerait-il jusqu'à la guérison de Bendit ? en était une autre plus anxieuse encore.

Ce fut le jeudi, en arrivant avec les monteurs, qu'elle trouva Fabry dans l'atelier, occupé à inspecter les travaux qui avaient été faits ; discrètement, elle se tint à une distance respectueuse et se garda bien de se mêler aux explications qui s'échangèrent, mais le chef monteur la fit intervenir :

—Sans cette petite, dit-il, nous n'aurions eu qu'à nous croiser les bras.

Alors Fabry la regarda, mais sans le lui rien dire, tandis que de son côté elle n'osait lui demander ce qu'elle devait faire, c'est-à-dire si elle devait rester à Saint-Pipoy ou retourner à Maraucourt.

Dans le doute elle resta, pensant que puisque c'était M. Vulfran qui l'avait fait venir, c'était lui qui devait la garder ou la renvoyer.

Il n'arriva qu'à son heure ordinaire, amené par le directeur qui lui rendit compte des instructions que l'ingénieur avait données et des observations qu'il avait faites ; mais il se trouva qu'elles ne lui donnèrent pas entière satisfaction :

—Il est fâcheux que cette petite ne soit pas là, dit-il, mécontent.

—Mais elle est là, répondit le directeur, qui fit signe à Perrine d'approcher.

—Pourquoi n'es-tu pas retournée à Maraucourt ? demanda M. Vulfran.

—J'ai cru que je ne devais partir d'ici que quand vous me le commanderiez, répondit-elle.

—Tu as eu raison, dit-il, tu dois être ici à ma disposition quand je viens...

Il s'arrêta, pour reprendre presque aussitôt :

—Et même j'aurai besoin de toi aussi à Maraucourt ; tu vas donc rentrer ce soir, et demain matin tu te présenteras au bureau ; je te dirai ce que tu as à faire.

Quand elle eut traduit les ordres qu'il voulait donner aux monteurs, il partit, et ce jour-là il ne fut pas question de lire des journaux.

Bien qu'elle fût déjà habituée aux bons draps, ainsi qu'aux fenêtres et aux portes closes, elle dormit sur un lit de fougères comme si elle le retrouvait sans l'avoir jamais quitté, et ce fut seulement le soleil levant qui l'éveilla.

A l'ouverture des grilles, elle était devant l'entrée des Shedes ; mais au lieu de suivre ses camarades pour aller aux cannetières, elle se dirigea vers les bureaux, se demandant ce qu'elle devait faire ; entrer, attendre ?

Ce fut à ce dernier parti qu'elle s'arrêta ; puisqu'elle se tenait devant la porte, on la trouverait, si on la faisait appeler.

Cette attente dura près d'une heure ; à la fin, elle vit venir Talouel qui durement lui demanda ce qu'elle faisait là.

—M. Vulfran m'a dit de me présenter ce matin au bureau.

—La cour n'est pas le bureau.

—J'attends qu'on m'appelle.

—Monte.

Elle le suivit ; arrivé sous la véranda, il alla s'asseoir à califourchon sur une chaise, et d'un signe de main appela Perrine devant lui.

—Qu'est ce que tu as fait à Saint-Pipoy ?

Elle dit à quoi M. Vulfran l'avait employée.

—M. Fabry avait donc ordonné des bêtises ?

—Je ne sais pas.

—Comment, tu ne sais pas ; tu n'es donc pas intelligente ?

—Sans doute, je ne le suis pas.

—Tu l'es parfaitement, et si tu ne réponds pas, c'est parce que tu ne veux pas répondre ; n'oublie pas à qui tu parles. Qu'est-ce que je suis ici ?

—Le directeur.

—C'est-à-dire le maître, et puisque comme maître tout me passe par les mains, je dois tout savoir ; celles qui ne m'obéissent pas, je les mets dehors.

C'était bien l'homme dont les ouvrières avaient parlé dans la chambrée, le maître dur, le tyran qui voulait être tout dans les usines, non seulement à Maraucourt, mais encore à Saint-Pipoy, à Bacourt, à Flexelles, partout, et à qui tous les moyens étaient bons pour étendre et maintenir son autorité, à côté, au-dessus même de celle de M. Vulfran.

—Je te demande quelle bêtise a faite M. Fabry, reprit-il, en baissant la voix.

—Je ne peux pas vous le dire puisque je ne le sais pas ; mais je peux vous répéter les observations que M. Vulfran m'a fait traduire pour les monteurs.

Elle répéta ces observations sans en omettre un seul mot.

—C'est bien tout ?

—C'est tout.

—M. Vulfran t'a-t-il fait traduire des lettres ?

—Non, monsieur ; j'ai seulement traduit des passages du *Dundee News*, et en entier la *Dundee trades report Association*.

—Tu sais que si tu ne me dis pas la vérité, toute la vérité, je l'apprendrai bien vite, et alors, ouste !

Un geste souligna ce dernier mot, déjà si précis, dans sa brutalité.

—Pourquoi ne dirais-je pas la vérité ?

—C'est un avertissement que je te donne.

—Je m'en souviendrai, monsieur.

—Bon. Maintenant, va t'asseoir sur le banc, là-bas ; si M. Vulfran a besoin de toi, il se rappellera qu'il t'a dit de venir.

Et un temps assez long s'écoula, coupé quelquefois par des éclats de voix qui lui arrivaient quand la porte du vestibule s'ouvrait. Evidemment M. Vulfran avait autre chose à faire que de s'occuper d'elle et même de se souvenir qu'elle était là.

A la fin les ouvriers reparurent accompagnés de Talouel : quand ils étaient passés la première fois ils avaient la démarche résolue de gens qui vont de l'avant et sont décidés ; maintenant ils avaient des attitudes mécontentes, embarrassées, hésitantes. Au moment où ils allaient sortir, Talouel les retint d'un geste de la main :

—Le patron vous a-t-il dit autre chose que ce que je vous avais déjà dit moi-même ? Non, n'est-ce pas ? Seulement il vous l'a dit moins doucement que moi, et il a eu raison,

—Raison ! Ah ! malheur !

—Vous n'direz point ça.

—Si, je le dirai parce que c'est la vérité. Moi, je suis toujours pour la vérité et la justice. Placé entre le patron et vous, je ne suis pas plus de son côté que du votre, je suis du mien qui est le milieu. Quand vous avez raison, je le reconnais ; quand vous avez tort, je vous le dis. Et aujourd'hui vous avez tort. Ça ne tient pas debout vos réclamations. On vous pousse, et vous ne voyez pas où l'on vous mène. Vous dites que le patron vous exploite, mais ceux qui se servent de vous vous exploitent encore bien mieux ; au moins le patron vous fait vivre, eux vous feront crever de faim, vous, vos femmes, vos enfants. Maintenant il se fera ce que vous voudrez, c'est votre affaire bien plus que la mienne. Moi je m'en tirerais avec de nouvelles machines qui marcheront avant huit jours et feront votre ouvrage mieux que vous, plus vite, plus économiquement, et sans qu'on ait à perdre son temps à discuter avec elles, — ce qui est quelque chose, n'est-ce pas ? Quand vous aurez bien tiré la langue et que vous reviendrez en couchant les pouces, votre place sera prise, on n'aura plus besoin de vous. L'argent que j'aurai dépensé pour mes nouvelles machines, je le rattraperai bien vite. Voilà. Assez causé

—Mais...

—Si vous n'avez pas compris, c'est bête, je ne vais pas perdre mon temps à vous écouter.

Ainsi congédiés, les trois ouvriers s'en allèrent la tête basse, et Perrine reprit son attente jusqu'à ce que Guillaume vint la chercher pour l'introduire dans un vaste bureau où elle trouva M. Vulfran assis devant une grande table couverte de dossiers qu'appuyaient des presse-papiers marqués d'une lettre en relief, pour que la main les reconnût à défaut des yeux, et dont l'un des bouts était occupé par des appareils électriques et téléphoniques.

Sans l'annoncer, Guillaume avait refermé la porte derrière elle. Après un moment d'attente, elle crut qu'elle devait avertir M. Vulfran de sa présence.

—C'est moi, Aurélie, dit-elle.

—J'ai reconnu ton pas ; approche et écoute-moi. Ce que tu m'as raconté de tes malheurs et aussi l'énergie que tu as montrée m'ont intéressé à ton sort. D'autre part, dans ton rôle d'interprète avec les monteurs, et dans les traductions que je t'ai fait faire, enfin dans nos entretiens, j'ai rencontré en toi une intelligence qui m'a plu. Depuis que la maladie m'a rendu aveugle, j'ai besoin de quelqu'un qui voit pour moi et qui sache regarder ce que je lui indique aussi bien que m'expliquer ce qui le frappe. J'avais espéré trouver cela dans Guillaume qui, lui aussi, est intelligent ; mais par malheur la boisson l'a si bien abêti qu'il n'est plus bon qu'à faire un cocher, et encore à condition d'être indulgent. Veux-tu remplir auprès de moi la place que Guillaume n'a pas su prendre ? Pour commencer, tu auras quatre-vingt dix francs par mois et des gratifications si, comme je l'espère, je suis content de toi.

Suffoquée par la joie, Perrine resta sans répondre.

—Tu ne dis rien ?

—Je cherche des mots pour vous remercier, mais je suis si émue, si troublée que je n'en trouve pas ; ne croyez pas . . .

Il l'interrompit :

—Je crois que tu es émue, en effet, ta voix me le dit, et j'en suis bien aise, c'est une promesse que tu feras ce que tu pourras pour me satisfaire. Maintenant autre chose : as-tu écrit à tes parents ?

—Non, monsieur ; je n'ai pas pu, je n'ai pas de papier . . .

—Bon, bon ; tu vas pouvoir le faire, et tu trouveras dans le bureau de M. Bendit, que tu occuperas en attendant sa guérison, tout ce qui te sera nécessaire. En écrivant, tu devras dire à tes parents la position que tu occupes dans ma maison ; s'ils ont mieux à t'offrir, ils te feront venir ; sinon, ils te laisseront ici.

—Certainement je resterai ici.

—Je le pense, et je crois que c'est le meilleur pour toi, maintenant. Comme tu vas vivre dans les bureaux où tu seras en relation avec les employés, à qui tu porteras mes ordres, comme d'autre part tu sortiras avec moi, tu ne peux pas garder tes vêtements d'ouvrière, qui, m'a dit Benoist, sont fatigués . . .

—Des guenilles ; mais je vous assure, monsieur, que ce n'est ni par paresse, ni par incurie, hélas !

—Ne te défends pas. Mais enfin comme cela doit changer, tu vas aller à la caisse où l'on te remettra une fiche pour que tu prennes, chez Mme Lachaise, ce qu'il te faut en vêtements, linge de corps, chapeau, chaussures.

Perrine écoutait comme si au lieu d'un vieillard aveugle à la figure grave, c'était une belle fée qui parlait, la baguette au-dessus d'elle.

M. Vulfran la rappela à la réalité :

—Tu es libre de choisir ce que tu voudras, mais n'oublie pas que ce choix me fixera sur ton caractère. Occupe-toi de cela. Pour aujourd'hui je n'aurai pas besoin de toi. A demain.

## XXVII

Quand à la caisse on lui remit, après l'avoir examinée des pieds à la tête, la fiche annoncée par M. Vulfran, elle sortit de l'usine en se demandant où demeurait cette Mme Lachaise.

C'était place de l'Eglise que Mme Lachaise avait son magasin, incontestablement le plus beau, le plus coquet de Maraucourt, avec une montre d'étoffes, de rubans, de lingerie, de chapeaux, de bijoux, de parfumerie qui éveillait les désirs, allumait les convoitises des coquettes du pays, et leur faisait dépenser là leurs gains, comme les pères et les maris dépensaient les leurs au cabaret.

—Qu'est-ce que c'est, petite ? demanda Mme Lachaise.

Elle tendit l'enveloppe qui à l'un de ses coins portait imprimée la rubrique : " Usines de Maraucourt, Vulfran Paindavoine."

La marchande n'avait pas lu la fiche entière que sa physionomie s'éclaira du sourire le plus engageant :

—Et que désirez-vous, mademoiselle ? demanda-t-elle, en quittant son comptoir pour avancer une chaise.

Perrine répondit qu'elle avait besoin de vêtements, de linge, de chaussures, d'un chapeau.

—Nous avons tout cela et de premier choix ; voulez-vous que nous commencions par la robe ? Oui, n'est-ce pas. Je vais vous montrer des étoffes ; vous allez voir.

Mais ce n'était point des étoffes qu'elle voulait voir, c'était une robe toute faite qu'elle pût revêtir immédiatement ou tout au moins le soir même, afin de pouvoir sortir le lendemain avec M. Vulfran.

—Et maintenant, est-ce qu'il faudra vous envoyer ça ? demanda Mme Lachaise.

—Je vous remercie, madame, je viendrai le chercher ce soir.

—Pas avant huit heures, pas après neuf.

A huit heures, Perrine dînait seule à sa table dans la salle commune, une serviette sur ses genoux ; à huit heures et demie, elle allait chercher ses vêtements qui se trouvaient prêts ; et à neuf heures, dans son cabinet, dont elle fermait la porte à clef, elle se couchait un peu troublée, un peu grisée, la tête vacillante, mais au fond pleine d'espoir.

Maintenant, on allait voir.

Ce qu'elle vit le lendemain matin lorsque, après avoir donné ses ordres à ses chefs de service qu'il appelait par une sonnerie aux coups numérotés dans le tableau électrique du vestibule, M. Vulfran la fit venir dans son cabinet, ce fut un visage sévère qui la décora, car bien que les yeux qui se tournèrent vers elle à son entrée fussent sans regards, elle ne put pas se méprendre sur l'expression de cette physionomie, qu'elle connaissait pour l'avoir longuement observée.

Assurément, ce n'était pas la bienveillance qu'exprimait cette physionomie, mais plutôt le mécontentement et la colère.

Qu'avait-elle donc fait de mal qu'on pût lui reprocher ?

A cette question qu'elle se posa, elle ne trouva qu'une réponse : ses achats, chez Mme Lachaise, étaient exagérés. D'après eux, M. Vulfran jugeait son caractère. Et elle qui s'était si bien appliquée à la modération et à la discrétion. Que fallait-il donc qu'elle achetât, ou plutôt n'achetât point ?

Mais elle n'eut pas le temps de chercher, M. Vulfran lui adressait la parole d'un air dur :

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ?

—A propos de quoi ne vous aurais-je pas dit la vérité ? demanda-t-elle, effrayée.

—A propos de ta conduite depuis ton arrivée ici ?

—Mais je vous affirme, monsieur, je vous jure que je vous ai dit la vérité.

—Tu m'as dit que tu avais logé chez Françoise. Et en partant de chez elle où as-tu été ? Je te préviens que Zénobie, la fille de Françoise, interrogée hier par quelqu'un qui voulait avoir des renseignements sur toi, a dit que tu n'as passé qu'une nuit chez sa mère, et que tu as disparu sans que personne sache ce que tu as fait depuis ce temps-là.

Perrine avait écouté le commencement de cette interrogatoire avec émoi, mais à mesure qu'il avançait elle s'était affermie.

—Il y a quelqu'un qui sait ce que j'ai fait depuis que j'ai quitté la chambrée de mère Françoise.

—Qui ?

—Rosalie, sa petite-fille, qui peut vous confirmer ce que je vais vous dire, si vous trouvez que ce que j'ai pu faire depuis ce jour mérite d'être connu de vous.

—La place que je te destine auprès de moi exige que je sache ce que tu es.

—Eh bien, monsieur, je vais vous le dire. Quand vous le saurez, vous ferez venir Rosalie, vous l'interrogerez sans que je l'aie vue, et vous aurez la preuve que je ne vous ai pas trompé.

—Cela peut en effet se faire ainsi, dit-il d'une voix adoucie, raconte donc.

Elle fit ce récit en insistant sur l'horreur de sa nuit, dans la chambrée, son dégoût, ses malaises, ses nausées, ses suffocations.

—Ne pouvais-tu supporter ce que les autres acceptent ?

—Les autres n'ont sans doute pas vécu comme moi en plein air, car je vous assure que je ne suis difficile en rien ni sur rien, et que la misère m'a appris à tout endurer. Je serais morte, et je ne pense pas que ce soit un lâcheté d'essayer d'échapper à la mort.

—La chambrée de Françoise est-elle donc si malsaine ?

—Ah ! monsieur, si vous pouviez la voir, vous ne permettriez pas que vos ouvrières vivent là.

—Continue.

Elle passa à sa découverte de l'île, et à son idée de s'installer dans l'aumuche.

—Tu n'as pas eu peur ?

—Je suis habituée à n'avoir pas peur.

—Tu parles de l'entaille qui se trouve la dernière sur la route de Saint-Pipoy, à gauche ?

—Oui, monsieur.

—Cette aumuche m'appartient et elle sert à mes neveux. C'est donc là que tu as dormi ?

—Non seulement dormi, mais travaillé, mangé, même donné à dîner à Rosalie, qui pourra vous le raconter ; je ne l'ai quittée que pour Saint-Pipoy quand vous m'avez dit de rester à la disposition des monteurs, et cette nuit pour moi seule.

—Tu es donc riche que tu peux donner à dîner à ta camarade ?

—Si j'osais vous dire.

—Tu dois tout me dire.

—Est-il permis de prendre votre temps pour des histoires de petites filles ?

—Ce n'est pas trop court qu'est le temps pour moi, depuis que je ne puis plus l'employer comme je voudrais, c'est long, bien long . . . et vide.

Elle vit passer sur le visage de M. Vulfran un nuage sombre qui accusait les tristesses d'une existence que l'on croyait si heureuse et que tant de gens enviaient, et à la façon dont il prononça le mot *vide* elle eut le cœur attendri.

Quand elle fut arrivée au bout de son histoire il lui posa la main sur les cheveux :

—Allons, tu es une brave fille, dit-il, et je vois avec plaisir qu'on pourra faire quelque chose de toi. Maintenant, va dans ton bureau, et occupe ton temps comme tu voudras ; à trois heures nous sortirons.

## XXVIII

A trois heures, comme il l'en avait prévenue, M. Vulfran sonna Perrine, et ils partirent, en voiture, pour faire la tournée habituelle des usines, car il ne laissait pas passer un seul jour sans visiter les différents établissements, les uns après les autres, sinon pour tout voir, au moins pour se faire voir, en donnant ses ordres à ses directeurs, après avoir entendu leurs observations ; et encore y avait-il bien des choses dont il se rendait compte lui-même, comme s'il n'avait point été aveugle, par toutes sortes de moyens qui suppléaient ses yeux voilés.

Ce jour-là ils commencèrent la visite par Flexelles qui est un gros village, où sont établis les ateliers du peignage du lin et du chanvre ; et en arrivant dans l'usine, M. Vulfran, au lieu de se faire conduire au bureau du directeur, voulut entrer, appuyé sur l'épaule de Perrine, dans un immense hangar où l'on était en train d'emmagasiner les ballots de chanvre qu'on déchargeait des wagons qui les avaient apportés.

C'était la règle que partout où il allait on ne devait pas se déranger pour le recevoir, ni jamais lui adresser la parole, à moins que ce ne fût pour lui répondre. Le travail continu donc comme s'il n'était pas là, un peu plus hâté seulement dans une régularité générale.

—Ecoute bien ce que je vais t'expliquer, dit-il à Perrine car je veux pour la première fois tenter l'expérience de voir par tes yeux en examinant quelques uns de ces ballots qu'on décharge. Tu sais ce que c'est que la couleur argentine, n'est-ce pas ?

(A suivre)

# LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Deuxième partie

Le Secret de l'Homme Masqué

Au bout d'un quart d'heure de cette manœuvre, le petit canot, au lieu d'aller reprendre la place qu'il avait quittée sur la rive, se mit à remonter la Seine et arriva, en quelques instants, sous l'arche même qui abritait sa victime.

A partir du moment où elle était entrée dans la ligne d'ombre, Olivier n'avait même plus distingué la silhouette de l'embarcation ; il ne courait dont aucun risque d'être aperçu. Mais au passage il entendit un des deux hommes qui la montaient dire à l'autre

—Je suis fâché de ne pas lui avoir jeté mon nom au moment où tu le frappais ; il aurait su au moins, avant de mourir, qui est ce fameux homme masqué qui, paraît-il, l'intrigue au plus haut point.

Olivier tressaillit dans l'ombre et prêta une oreille attentive, pour essayer de suivre le plus longtemps possible cette conversation si intéressante pour lui.

—Ma foi, mon cher...

Le nom se perdit dans une rafale de brise qui s'engouffra sous le pont, et le reste de la phrase ne parvint pas jusqu'à lui. L'embarcation, du reste, avait disparu.

Se croyant cette fois complètement à l'abri d'une nouvelle attaque, il gagna la berge en quelques minutes, et, grâce à la rampe qui se trouve près du pont, il put aisément aborder et gagner le quai par l'escalier de communication ; mais à peine avait-il dépassé le parapet de pierre, que deux ombres se dressèrent devant lui et il se sentit violemment frapper à l'épaule ; le coup était certainement destiné au cœur.

Olivier poussa un retentissant appel au secours.

Deux sergents de ville qui tournaient en ce moment le coin du palais Bourdon et de la rue de Bourgogne, accoururent au pas de course ; les assassins, surpris, laissèrent tomber leur poignard et prirent la fuite, chacun d'un côté opposé pour diviser la poursuite.

La manœuvre réussit pleinement, car le comte étant tombé lourdement sur le sol, les deux agents qui n'avaient pas eu le temps de se concerter, avaient couru d'abord au secours de la victime, cédant en cela à un sentiment naturel ; puis, quand l'un des deux, après avoir crié à son collègue : " Cours au blessé ! " voulut se mettre à la poursuite de celui des assassins qui avait fui de son côté, ce dernier avait disparu.

Il revint alors vers le comte, que son camarade soutenait dans ses bras : tous deux allaient le transporter au poste du palais, lorsqu'un brillant attelage déboucha du pont, et sur l'ordre du maître, s'arrêta près du petit groupe.

—J'ai entendu le cri d'appel poussé par la victime, fit ce dernier en sautant à terre, et j'ai donné l'ordre à mon cocher d'accourir.

L'homme qui parlait ainsi était un noir d'une quarantaine d'années, d'une tournure, ce qui est rare dans la race, pleine de distinction. Il était en tenue de soirée et portait en sautoir le grand cordon bleu de l'ordre de l'Annonciade de Panama.

Le jeune comte revenait en ce moment de son évanouissement.

—C'est extraordinaire, fit un des agents ; il est mouillé comme s'il sortait de la Seine.

—Vous ne vous trompez pas, répondit le blessé d'une voix faible, c'est le troisième assaut que je subis en un quart d'heure : les misérables m'ont d'abord jeté dans le fleuve ; et, n'ayant pas réussi, ils m'ont poignardé au sortir de l'eau.

—Veuillez m'aider à regagner ma demeure, messieurs ; je sens que ma blessure doit être fort légère, le coup a dévié et glissé le long de l'épaule.

Ma voiture est à votre disposition, monsieur, dit l'étranger.

—J'accepte avec reconnaissance, monsieur.

—Vous plairait-il de nous donner votre nom et votre adresse pour notre rapport, fit l'un des agents.

—Comte Olivier de Lauraguais d'Entraygues, hôtel de Lauraguais, rue Saint-Dominique, répondit le jeune homme.

Le gentleman noir salua, et les deux agents s'inclinèrent profondément ; pendant que l'un d'eux inscrivait sur son calepin de service les indications qu'il venait de recevoir, l'autre aidait le comte à monter dans la voiture.

—Je suis le général don José Corrazon, ministre plénipotentiaire de la république de Panama à Paris, fit l'étranger ; enchanté, monsieur le comte, de pouvoir vous être utile dans cette douloureuse occasion.

L'agent s'était placé près du jeune homme et l'aidait à se soutenir.

—Monsieur le comte n'a plus besoin de vos services, dit don José Corrazon à l'agent, je le remettrai moi-même à ses gens.

—Je regrette de ne pouvoir déférer aux désirs de Votre Excellence, répondit l'agent ; mais nous ne devons abandonner un blessé qu'après l'avoir reconduit à son domicile ; c'est la consigne.

—Quand il est seul, insista don José, mais dans le cas présent...

—En tout état de cause, Excellence. Je me ferais destituer si je vous obéissais ; en dehors de la nécessité de protéger le blessé jusqu'à ce qu'il soit en lieu sûr, nous devons nous assurer à domicile de son identité.

Il n'y avait plus moyen d'insister ; don José se tut et prit place à son tour dans la voiture en ordonnant au cocher d'aller au pas pour ne fatiguer le comte.

La blessure du jeune homme était en effet des plus légères, à peine une égratignure qui n'avait même pas donné de sang, le coup, lancé de haut en bas en plongeant, avait porté tout entier dans les vêtements, et l'évanouissement avait plutôt été causé par l'émotion que par la douleur.

Arrivé à son hôtel, le comte remercia chaleureusement l'ambassadeur de Panama de sa gracieuse assistance, remit sa carte à l'agent pour abrégé son service, en le priant de ne pas entrer, sa présence pouvant effrayer le vieux marquis avant qu'il ait pu se rendre compte du peu de gravité de l'état de son fils.

L'agent s'inclina d'un air profondément respectueux devant don José, et fit semblant de s'éloigner ; mais la peine la voiture avait-elle repris sa course, qu'il se lança à sa poursuite, et l'ayant atteinte, se suspendit aux ressorts de l'arrière, en murmurant :

—Ce particulier-là m'avait joliment l'air de vouloir rester seul avec le comte... et puis, il s'est trouvé là comme à point nommé après trois agressions successives... Un général nègre !... Enfin... faudra voir !

La voiture reprit le pont de la Concorde, les Champs Élysées, puis un peu avant l'Arc de Triomphe, tournant dans la rue de Tilsit, s'engouffra, sans diminuer d'allure, sous la porte cochère d'un hôtel princier, qui se ferma derrière elle.

L'agent n'avait eu que le temps de lâcher les ressorts auxquels il s'était accroché, ce qui lui valut une chute sur les reins contre le dallage de la voie cochère. Deux secondes de plus, et il était entraîné dans la cour de l'hôtel.

Avisant alors un marchand de vin qui fermait sa devanture, il s'approcha de lui en ayant l'air d'arpenter la rue en service.

—Qui donc habite cette magnifique propriété ? fit il presque sans s'arrêter.

—Le général don José Corrazon, ambassadeur de Panama, répondit le débitant.

—Merci ! Bonsoir, camarade.

—Bonsoir, monsieur l'agent.

Et Froler, c'était son nom, continua à s'éloigner de ce pas lent et cadencé particulier aux veilleurs de nuit.

Froler, bien nommé *Boit-sans-soif*, ancien brigadier de la sûreté et un des plus fins limiers du service, avait été cassé pour ivrognerie invétérée et mis à pied dans la police municipale.

Mais il avait juré de reconquérir son grade, et depuis sa mésaventure personne ne pouvait prétendre l'avoir surpris en face d'un verre de vin. Il rêvait de se réhabiliter par un coup d'éclat, et il était, du matin au soir, toujours à la piste de quelque grosse affaire.

## CHAPITRE II

Le conciliabule. — Double condamnation à mort.

Le comte Olivier était monté rapidement dans sa chambre, pour réparer les désordres de sa toilette et prendre un cordial qui acheva de le remettre. Quand il pénétra dans le salon où ses compagnons l'attendaient, nul n'aurait pu retrouver sur son visage la moindre trace des événements qui venaient de s'accomplir.

Dans un coin du salon, un élégant officier de marine feuilletait attentivement un album ; il était entré sans se faire annoncer, et sa présence avait été une grande gêne pour les assistants qui, en attendant le comte, n'avaient osé engager aucune conversation particulière.

Averti du sans façon avec lequel l'inconnu s'était présenté, Olivier résolut de le lui faire sentir, sans manquer lui-même à la plus stricte politesse.

—A qui ai-je le plaisir de parler, monsieur, et qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite à cette heure ?

—Mon Dieu, monsieur... il est peut-être un peu tard...

—Un peu matin, voulez-vous dire...

—Soit ! je ne tiens pas à la nuance... Excusez ma brutale franchise de marin. Nous disions donc : il est peut-être un peu matin pour me présenter chez vous, mais ayant appris que vous arriviez d'Australie et me disposant moi-même à m'y rendre, j'ai désiré recevoir de vous quelques renseignements sur le pays.

Le jeune comte ne savait comment recevoir la chose, et s'il devait se fâcher ou prendre cet original par la douceur, lorsque tout à coup on entendit le prétendu officier de marine éclater de rire, en disant :

—Il est inutile de continuer, je suis Luce ! Capitaine, vous avez perdu votre pari.

Jonathan Spiers poussa une exclamation d'étonnement et se leva pour

venir inspecter le déguisement du policier, car il ne pouvait croire à une aussi prodigieuse habileté.

—Vous êtes fort, monsieur ! dit-il au policier après l'avoir longuement examiné, et je suis assuré que vous pourrez nous rendre d'immenses services.

Cette petite scène n'avait duré que quelques minutes, et la réunion ne tarda pas à prendre une tournure d'une gravité exceptionnelle. Olivier ayant fait part des trois attentats successifs auxquels il n'avait échappé que par miracle, il fut décidé qu'il ne sortirait plus qu'accompagné, et le Canadien s'offrit, avec le jeune Nagarnook Woan-Wah, pour lui servir de garde du corps.

—Paris est plus dangereux que le Buisson australien ! fit mélancoliquement le vieux trappeur.

—Et l'on s'y cache surtout plus facilement, répondit Luce.

—Ainsi, dit le capitaine Rouge, l'homme masqué est ici ?

—Il n'y a que lui, soyez-en sûr, répondit Luce, qui soit de taille à organiser un guet apens comme celui de ce soir.

—Du reste, continua Olivier, le lambeau de phrase que j'ai entendu sous le pont ne laisse aucun doute à cet égard.

—Je ne crois pas, repartit le policier, que, son coup manqué, il reste longtemps à Paris ; et puis, le Grand-Conseil doit avoir hâte de savoir de même les détails des événements qui se sont passés en Australie. Au jour, je me mettrai en campagne et, le soir même je vous rendrai compte de l'état de mes recherches. Mais il était une piste que Luce, sans en parler encore à ses compagnons, se promettait de suivre avec une ardeur peu commune : c'était celle de l'ambassadeur de Panama, don José Corrazzon.



Il lui envoya un violent coup de tête dans la poitrine.

Après avoir raconté dans son ensemble le triple guet-apens dont il avait failli être victime, Olivier était revenu sur certains détails particuliers, pour les compléter à mesure que telles ou telles circonstances oubliées lui revenaient à la mémoire.

L'insistance du général noir à vouloir éloigner l'agent produisit sur Luce le même effet que sur Proler, et lui donna la presque conviction que l'inconnu devait être pour quelque chose dans le complot.

—Il me fait l'effet d'un parfait gentleman, fit Olivier par manière de conclusion ; et, dès demain même, j'irai en personne le remercier à son hôtel.

—Vous ne ferez pas cela, monsieur le comte, dit Luce d'un ton résolu.

—Et pourquoi, mon cher monsieur Luce ?

—Parce que je vois dans cette démarche un grave danger pour vous.

—Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

Aux regards d'étonnement que tous les assistants jetaient sur lui, le policier comprit qu'il allait être seul de son avis ; mais, après les soupçons qu'il avait conçus, il était de son devoir de parler.

—Monsieur le comte, répliqua-t-il aussitôt, je dois vous avouer que ce don José Corrazzon ne m'inspire qu'une médiocre confiance.

—Est-ce parce qu'il est venu à mon secours ? fit le comte, légèrement piqué.

—Pardonnez-moi, ce sont les deux agents qui sont venus à votre secours ; le général ne s'est montré que quand vous ne courriez plus aucun risque.

—Mais il accourait à mon appel !

—Il l'a dit !

—Il l'a prouvé, puisque, en somme, il a été attiré par mes cris et s'est trouvé près de moi presque en même temps que les agents.

—Eh bien ! je persiste à vous dire, monsieur le comte : N'allez pas chez don José Corrazzon.

Tenez, monsieur le comte, continua l'ancien chef de la sûreté, vous n'êtes pas obligé de faire votre visite aujourd'hui même, et votre blessure, si légère qu'elle soit, vous permet de retarder l'accomplissement de ce devoir ; eh bien, donnez-moi deux jours et je me fais fort de vous démontrer que mes pressentiments ne m'ont point induit en erreur.

—Je vous les accorde volontiers, Luce, répondit le jeune homme.

A ce moment, Laurent, le fidèle serviteur du comte, qui n'assistait pas au début de la réunion, entra, pâle comme un mort ; et se soutenant à peine, il tenait à la main un large pli scellé de noir, aux armes des Invisibles, comme son maître en avait déjà reçu deux fois, dans des circonstances que le brave homme n'avait pas oubliées.

—Qui a apporté cela ? demanda Olivier.

—Je l'ignore, répondit le pauvre diable, la voix étranglée par l'émotion.

—Allons, remets-toi, Laurent, et explique-nous . . .

—C'était, comme autrefois . . . placé en évidence sur le petit guéridon de la chambre de monsieur.

Le comte avait brisé le cachet.

Il lut à haute voix :

“ A Olivier, comte de Lauraguais d'Entraignes

“ Salut !

“ Que la justice de Dieu te reçoive à miséricorde.

“ Nous, membres de la société des Invisibles, délégués par le conseil suprême pour l'exécution de ses décrets, arrêts et ordonnances.

“ Faisons savoir audit Olivier, comte de Lauraguais d'Entraignes :

“ Que par sentence rendue le 20 mars dernier, approuvée par le grand chef de la dite société, il a été condamné à mort.

“ Pour ladite sentence, être exécutée dans les trois jours de la signification des présentes.

“ Signifié à Paris, le 28 dudit mois, en l'hôtel de Lauraguais, à deux heures du matin.

“ Signé : PIOTRE ARTAMOFF.

“ IVAN JAROSLAW.

“ SERGE TCHERNAIEF.”

A la lecture de cette pièce, un frisson d'horreur avait parcouru toute la réunion.

Avant que l'émotion fût calmée, Tom, le nègre du capitaine Rouge, arrivait de l'hôtel de La Trémouille et remettait à son maître un pli de la même origine.

—A mon tour, fit Jonathan Spiers.

C'était en effet, une seconde condamnation à mort prononcée contre le membre de la société des Invisibles Fédor No 333, pour le crime de haute trahison, disait le dispositif, seule différence qui existait avec celle prononcée contre le comte, qui ne contenait pas de motifs.

La sentence était exécutoire dans le même délai.

Un silence pénible planait sur toute l'assemblée, quand tout à coup, pour ajouter au dramatique de la situation, on entendit une voix sourde et lointaine, comme un écho . . . ou comme des champs qu'on entend le soir sur les grèves, laisser tomber une à une ces paroles de la sentence :

“ Que la justice de Dieu vous reçoive à miséricorde ! ”

### CHAPITRE III

Le cas de Luce. — La chambre secrète — Comment on se débarrasse des espions

Luce habitait un charmant petit appartement au cinquième, dans un vaste immeuble qui possédait deux entrées, l'une dans la rue des Capucins, et l'autre donnant sur le boulevard de ce nom. Cette situation avait été choisie par lui à dessein : surveiller les allées et venues des locataires d'une maison aussi considérable, ainsi que de tous ceux que pouvaient y appeler leurs affaires, était chose à peu près impossible.

Ainsi, le policier possédait dans Paris, sans quitter la maison qu'il habitait, un lieu où nul ne le connaissait, et où il eût mis toute la police de sûreté au défi de le découvrir. Il s'était plusieurs fois passé la fantaisie de se demander lui-même à ses deux concierges, sous un de ses déguisements habituels. “ Au cinquième, escalier B, porte à droite,” avait dit l'un.

—Connais pas, avait répondu l'autre.

Les plus fins limiers, surtout avec un homme de cette habileté, y eussent perdu son latin.

A la suite de l'importante réunion qui venait d'avoir lieu chez le comte Olivier, où de sérieuses résolutions, que nous connaissons bientôt, avaient été arrêtées en commun, il était rentré rapidement chez lui.

Luce se trouvait en ce moment dans une situation des plus graves, qu'il avait jugé inutile de faire connaître à ses compagnons, car ces derniers ne pouvaient l'aider en rien à cette occasion.

LOUIS JACOLLIOT.

CHOSSES ET AUTRES

Aux Etats-Unis, les packers ont tué et salé plus de 20,916,000 porcs, l'an passé.

**GOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

**GUYOT** La Russie produit 1260 livres de grains et 51 livres de viande par chacun de ses habitants.

**CHARBON** EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysentérie, la cholérine, le choléra.

**BELLOC** Les plantations de sucre du monde entier produisent chaque année, 6,000,000 de tonnes

**PILULES** APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET.

**VALLET** Au moyen-âge, la femme qui se mariait sans biens n'était plus responsable de ses dettes. Bien souvent, la future, pour obtenir ce privilège n'apportait en mariage qu'une seule toilette.

**QUINUM LABARRAQUE** VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre.

**LA BANQUE DU PEUPLE** La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre-Dame et Richmond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 o/o par an.

**DES MATHIEU & BERNIER** Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

**RENE RAVAU** ARTISTE-PEINTRE  
4, Rue St-Laurent  
Résidence privée : 156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

**LIBRAIRIE FRANÇAISE**  
**L. DERMIGNY**  
126 w. 25th STREET, NEW-YORK  
SUCCURSALE A MONTREAL  
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.



LE RÉV. M. F. X. BURQUE

Celui qui fait le sujet de cette notice n'est pas un inconnu pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Ces derniers se rappellent sans doute avoir vu le nom de ce compatriote qui, pour vivre à l'étranger, n'en est pas moins resté fidèle à sa patrie première. Nous avons publié de lui des fables, des nouvelles, des pièces de vers, etc., toutes d'un mérite littéraire incontestable. Comme joueur d'échecs, il est aussi avantageusement connu de nos amateurs, car nous leur avons souvent soumis des parties jouées avec habileté par notre biographié d'aujourd'hui, M. F-X Burque.

Il naquit à Saint Hyacinthe, en 1851. Fit ses études au collège de cette ville. Fut toujours à la tête de ses classes. Brilla surtout en mathématiques et en philosophie. Fut ordonné prêtre en 1874. Pendant dix ans, de 1871 à 1881, fut tantôt professeur de mathématiques et tantôt professeur de philosophie. Laissa le collège en 1881, parce qu'une trop grande application à l'étude et à l'enseignement, avait beaucoup altéré sa santé. Un changement d'occupation et de climat étant nécessaire, il passa aux Etats-Unis, dans le diocèse de Portland et accepta l'immense mission de Fort Kent, comprenant trois paroisses et une étendue de cinquante milles en longueur et de cinquante milles en profondeur. Occupe ce poste depuis douze ans. S'y trouve tout à fait bien à cause de l'air si salubre du Madowaska, de l'exercice et des voyages que lui impose le ministère, et de la proximité des grands lacs et des splendides forêts qu'il visite souvent. S'occupe toujours de science, de philosophie, comme jadis au collège, aussi de littérature, et enfin du noble et royal jeu des Echecs.

Dédaignant à peu près tous les autres jeux et amusements, il montra de bonne heure, au cours de ses études, un goût particulier pour les Echecs, sans doute à cause du caractère scientifique de ce jeu de tactiques et de calcul, si bien approprié à son propre caractère. Nul ne tenait contre lui; si ce n'est son ami et son seul véritable adversaire, M. C. A. Boivin, de Saint Hyacinthe, avec qui il joua d'innombrables parties. Les honneurs de la guerre étaient à peu près également partagés dans les engagements vis-à-vis; mais dans les parties par correspondance, où l'esprit d'analyse du mathématicien avait le temps de s'exercer, la palme lui appartenait presque toujours.

En 1879, pour essayer ses forces, M. Burque prit part au tournoi de Hamilton, dirigé par le Dr I. Ryall. Dès le début, il créa une profonde sensation dans le monde échiquéen, en remportant une splendide victoire sur le fameux Chs Mohle, de New-York, un joueur de première classe et de grande réputation. Les Anglais, aussitôt, en style de turf, le qualifièrent de *dark horse*. Il remporta plusieurs autres belles victoires, notamment contre M. W. Braithwaite, qui eut les honneurs du deuxième prix. Finalement, son crédit fut de 10 1/2 points sur 18; résultat très glorieux pour un coup d'essai, de la part d'un amateur qui n'avait jamais eu aucune pratique sérieuse avec des joueurs de première force.

Une fois à Fort Kent, M. Burque fut dix ans sans même regarder l'échiquier. Mais depuis une couple d'années, son ardeur des anciens jours s'est ranimée. Il ne peut jouer que par correspondance; car il est absolument le seul, dans son pays, qui entende le jeu. Il a formé des relations avec beaucoup de joueurs des Etats Unis et du Canada; et avec des succès variés, mais toujours distingués, il fait voir à tous qu'il est un adversaire à la fois redoutable et aimable: redoutable à cause de sa force; aimable à cause de son cœur sympathique et de son esprit délicat. Il joue actuellement dans le tournoi du *St-John's Globe*, et dans le tournoi *Continental* de Philadelphie. Nul doute qu'il en sortira avec honneur, tant pour son propre nom que pour son titre de Canadien-Français,—titre qui lui est toujours cher, et à la gloire duquel il travaille toujours, avec le plus pur patriotisme, dans toutes les sphères où son activité s'exerce, ou comme prêtre missionnaire, ou comme savant, ou comme gentilhomme.

Ce qui distingue le jeu de M. Burque, aux Echecs, c'est l'habileté consommée avec laquelle il manie les Cavaliers. Maintes et maintes fois, ses adversaires, émerveillés, lui en ont fait le compliment. C'est par des coups ou par des charges de Cavaliers qu'il a remporté ses plus brillantes victoires. Il se rend avec peine à l'enseignement de la théorie moderne que le Fou est supérieur au Cavalier. Ordinairement, c'est le contraire entre ses mains. Cette réserve faite, il se glorifie d'être adepte et disciple du grand Steinitz, dont il est un des admirateurs les plus ardents.



Le Rév. M. F.-X. Burque

ANNONCE DE  
**John Murphy & Co**  
**REDUCTIONS**  
DANS TOUS LES  
**DEPARTEMENTS**

**ETTOFFES A ROBES**  
Des lignes complètes d'étoffes à Robes veudues à des réductions presque incroyables. Nouveles étoffes à robes reçues tous les jours.

**MANTEAUX**  
Tous les jours nous recevons de nouveaux manteaux qui sont les plus hautes nouveautés produites par les principales manufactures de Berlin, Londres et Paris.

**TOILES**  
Nous venons de recevoir au-delà de vingt caisses de toiles de toutes sortes, que nous écoulons à moitié prix. Nous conseillons aux dames de voir ce lot extraordinaire qui devra nécessairement s'écouler avec une grande rapidité, vu leur bas prix.

**BRODERIES**  
Voyez nos nouvelles broderies, notre stock est immense, nos broderies pour robes de première communion sont magnifiques et les prix en sont très bas.

**JOHN MURPHY & CO**  
Côté des rues Notre-Dame et St-Pierre  
Au comptant et à un seul prix  
Bell No. 2185 Federal No. 58

**OPERA FRANÇAIS**  
Spectacles de la Semaine commençant le 5 Mars  
Lundi.—"Les Cloches de Corneville." Début de M. Montfort dans le rôle du Marquis; Mme Blonville, Germaine; Mme de Goyon, Serpolette; M. Giraud, Gaspard.  
Mardi.—"La Mascotte," début de M. Jouanne.  
Mercredi matinée.—"La Petite Mariée," Mme de Goyon et M. Portulier.  
Mercredi soir.—"La Petite Mariée," Mme Blonville et M. Montfort.  
Prix des places: Orchestre \$1; Stalles 75c; Parterre réservé 60c; Galerie, 1ère rangée, 75c, 2ème et 3ème rangées, 50c. Admission 50c. Amphithéâtre 25c.  
Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**  
Architectes et évaluateurs  
162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(Block Barron)  
VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER  
Téléphone no 2113.

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR  
167, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

UNE BOE  
LE GRAND  
TANT  
THE BEST  
**SHILOH'S  
CURE.**  
Remède contre la toux, le Quercin la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge, Yeux par



A LA  
**VILLE DE MONTREAL**

**\$150,000**

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

**Immenses Réductions**

DANS TOUS LES

**DEPARTEMENTS !!**

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique. Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

**Cie GENERALE**  
— DES —  
**BAZARS**

COIN DES RUES

**Ste-Catherine & St-Laurent**  
**Cognac Jockey Club**

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

**LE COSMOS.**—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de co's, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Société d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1892..... 2,557,061  
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

ARTHUR HOEVR, Agent du dept français.

PINER DUFONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

**M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**Savez-vous Pourquoi**

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

**RENAUD, KING**

AND

**PATTERSON**

**MEUBLES & LITERIE**

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

**CHOCOLAT MENIER** Une



Erreur

Commune

Beaucoup de personnes supposent que le **CHOCOLAT** et le **COCOA** sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

**C'EST UNE ERREUR**

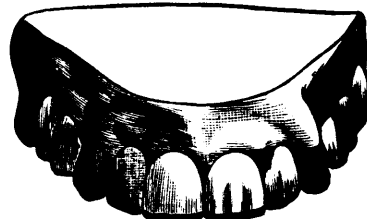
PRENEZ le Jaune de l'Œuf, PRENEZ l'Huile d'Olive, Que reste-t-il ? UN RESIDU. Il en est ainsi du **COCOA**.

Une comparaison :

Le **COCOA** est le lait écrémé. Le **CHOCOLAT** de la crème pure

<p>Demandez à l'Épicier — LE — <b>CHOCOLAT MENIER</b> Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.</p>	<p>S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.</p>
---	--

Neuveau procédé américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES** de **GEO. TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c



**PACIFIQUE CANADIEN**

Des Trains Speciaux

POUR

**COLONS**

CIRCULERONT

**Chaque Mardi**

DURANT LES

**Mois de Mars et Avril**

PARTANT DE

Carleton Junction à 9 00 a. m., pour le Nord-Ouest Canadien, si un trafic suffisant est offert

Le but de ces trains spéciaux est d'offrir aux colons une occasion de voyager avec leur roulant et d'avoir de bonnes accommodations et un service rapide.

Chaque train spécial aura un char dortoir pour colons, les lits seront gratis

Procurez-vous une copie de renseignements gratis au sujet de fermes et char-dortoirs, et tous les renseignements de l'agent le plus rapproché. Pour billets, lits réservés, etc, écrivez ou présentez-vous au

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST-JACQUES  
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER